

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE.



COLLECTION: DOLLARD.

Nº 309 B.

CONTES POPULAIRES.

CONTENTES POPULAIRES

PAR

PAUL STEVENS.

Vous sentez d'ailleurs plus vivement qu'il ne m'est possible de l'exprimer, tout le charme d'une littérature naissante dans un pays nouveau, et si vous l'ignoriez, vous n'auriez qu'à jeter un regard sur les efforts que font les peuples vieillis et blasés pour trouver des sentiers inexplorés, des horisons inconnus.

« Il leur faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde ».

Vous avez sous la main ce puissant élément de succès : scènes de la vie sauvage qui s'enfuit et de la civilisation naissante, nature grandiose et peu connue, luttes héroïques de nos pères, mœurs et caractères admirables et charmants à peine esquissés par ceux qui vous ont devancés ; toutes ces choses sont pour vous un héritage intact et qu'il vous faut vous hâter d'exploiter. Tremblez que la main errante et ambitieuse de quelque étranger ne vous le dérobe.

L'honble P. J. O. CHAUVEAU.

(Discours d'inauguration de l'Institut Canadien-Français.)



MONTREAL.
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE.
79, rue St-Jacques.
1912.



LES TROIS DIABLES.

Tout est bien qui finit bien.

Il y avait une fois un cordonnier qui s'appelait Richard, quoiqu'il ne fût pas riche, tant s'en faut. Il est probable que s'il eut eu à se baptiser lui-même, il se serait donné un autre nom ; mais, comme vous le savez, chers lecteurs, on n'est pas plus maître de son nom que de l'avenir. Pour peu que l'on soit sage, on les accepte tous deux comme ils tombent, et l'on vit content.

Il n'en est pas moins vrai, soit dit en passant, que le nom et la personne ne s'accordent pas toujours. Je me rappelle avoir connu dans le temps un Monsieur qui répondait au nom

de Beaufils et qui, sans contredit, était bien le plus affreux petit bonhomme que la terre eut jamais porté ; et je vois passer presque tous les jours un autre Monsieur nommé Courtbras qui possède cependant une paire de bras qui remplaceraient très avantageusement les ailes d'un moulin à vent.

Mais revenons à Richard. Si c'était absolument nécessaire, je vous tracerais bien son portrait, mais comme ça pourrait traîner mon histoire en longueur, je me contenterai de vous dire qu'il n'était ni trop grand, ni trop petit de taille ; ni gras, ni maigre, entre les deux ; ni beau, ni laid. C'était, en un mot, un homme comme il y en a beaucoup. Son âge, il ne le savait pas au juste, cependant il aurait pu vous le dire à dix ans près, et, au moment où commence notre récit, le brave Richard tirait sur cinquante.

Il n'y avait pas, à dix lieues à la ronde, un ouvrier qui travaillât plus

rudement et qui fît de meilleur ouvrage que le bonhomme Richard : levé au petit jour et battant la semelle ou tirant ses points jusqu'au coucher du soleil, à peine se donnait-il le temps de prendre ses repas ; malgré cela, il demeurait pauvre, et pauvre comme Job.

Ça vous étonne, n'est-ce pas ? lecteurs ; un peu de patience, s'il vous plaît, ça ne vous étonnera plus tout à l'heure.

Il faut savoir que le bonhomme Richard avait une femme. Il n'y a là rien de bien extraordinaire, allez-vous dire, sans doute. Un cordonnier qui tire sur cinquante a très certainement le droit d'avoir une femme ; et ceci n'explique pas du tout pourquoi le bonhomme Richard demeure pauvre comme Job.

— Peut-être avait-il sa maison pleine d'enfants et de petits-enfants?

— Il n'en avait jamais eu.

— Alors, c'est que ses pratiques ne le payaient point !

— Pas le moins du monde, tous ceux qui se faisaient chausser par le père Richard le payaient comme le roi.

— Mais s'il n'avait pas d'enfants, et si tout le monde le payait comme le roi, le bonhomme devait vivre à l'aise, ou bien il faut qu'il n'eut point d'ouvrage, les trois quarts du temps?

— Pardon, j'ai dit tout à l'heure qu'il travaillait tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, depuis le matin jusqu'au soir, — huit heures l'hiver, treize et quatorze pendant l'été ; — mais quand bien même il aurait travaillé et gagné dix fois plus, le pauvre Richard serait toujours resté sans le sou, car il avait le malheur d'avoir une femme qui buvait.

S'il gagnait une piastre, sa femme avait soif pour deux. Elle buvait comme un trou, comme plusieurs éponges, cette malheureuse créature ; — aussi n'était-elle connue dans l'endroit que sous le sobriquet peu flatteur de « l'ivrognesse».

Richard avait beau cacher son argent quand il en recevait, sa femme furetait si bien les moindres recoins de la maison qu'elle finissait toujours par trouver la cachette, et je n'ai pas besoin de vous dire que les écus du bonhomme ne prenaient pas alors le chemin de l'église.

Il arriva cependant que ça finit par tanner la vieille d'avoir toujours à chercher l'argent que son mari s'obstinait à cacher, et il lui passa un jour dans l'esprit une effroyable idée, — c'est étonnant comme les ivrognes ont toujours de mauvais desseins, — elle s'avisa d'invoquer le diable !...

Lecteurs, il y a un proverbe qui dit : « lorsqu'on parle du diable, il montre les cornes » rien n'est plus vrai. A peine la Richard l'eut-elle appelé, que le diable apparut. « — Que me voulez-vous ? bonne femme, lui dit-il de sa voix la plus douce ; pour avoir votre âme, il n'y a rien que je ne fasse.

— Eh bien ! répondit l'ivrognesse entre deux hoquets, si tu veux me donner assez d'argent pour que je puisse boire tous les jours, pendant un an, autant de rhum que je voudrai, je te donnerai mon âme.

— A la bonne heure, voilà qui est bien parler ! reprit le diable en ricanant et en tirant de sa poche une bourse pleine d'or ; tenez, brave femme, prenez et buvez comme il faut, et du meilleur... mais rappelez-vous que dans un an et un jour, vous m'appartenez ; bonsoir !... »

Et le diable disparut.



Deux jours après que l'ivrognesse s'était vendue de la sorte, corps et âme, — un pauvre vint à passer devant la porte de Richard et s'arrêta demandant la charité.

Assis sur son banc et martelant des empeignes à coups redoublés, le père Richard ne remarquait pas sa présence.

« — La charité, s'il vous plaît, mon petit frère !... répéta le mendiant.

— Je n'ai rien à vous donner, pauvre homme, et je vous assure que ça me fait bien de la peine de ne pouvoir vous soulager, dit Richard en essuyant une larme avec le coin de son tablier de cuir. Le bon Dieu m'est témoin que je ne demanderais pas mieux que de pouvoir venir au secours des pauvres, mais par malheur je n'ai jamais un sou par devers moi, ma femme boit tout mon gagne. Voilà trente ans que ce commerce-là dure, et le diable seul sait quand ça finira, car je crois bien qu'elle a été ensorcelée ».

A ces mots, il s'opéra quelque chose d'étrange dans le maintien du pauvre qui se transfigura pour ainsi dire.

« —Vous avez bon cœur, dit-il au père Richard, en jetant sur le cordonnier un regard de profonde commisération ; eh bien ! je veux vous récompenser de vos excellentes intentions à mon égard. Que puis-je

faire pour vous ? Que voulez-vous? Que souhaitez-vous ?... parlez, ce que vous demanderez vous sera accordé, je vous le promets.

Le père Richard, étonné de ce langage, regardait son interlocuteur avec une sorte de stupéfaction mêlée de respect et ne savait que penser.

» — Voyons, parlez, brave homme; tenez, pour vous mettre plus à l'aise, je vous accorde d'avance trois souhaits, vous n'avez que l'embarras du choix.

Cependant le cordonnier continuait à garder le silence et semblait n'accepter qu'avec défiance cette étonnante proposition. Evidemment il croyait voir devant lui quelque jeteur de sorts, comme il en passe de temps à autre dans les campagnes.

» — Ce que vous me dites là est-il bien sûr, dit enfin le Père Richard en accentuant chaque syllabe et en regardant fixement le mendiant, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son cœur.

— Aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel et que vous êtes là sur votre banc, père Richard.

— Eh bien ! reprit le bonhomme d'un ton décidé, puisque vous voulez être si bon pour moi, — quoique je ne vous aie jamais vu ni connu, — je souhaite d'avoir un banc sur lequel tous ceux qui viendront s'asseoir ne pourront se lever que par ma volonté.

— Et d'un, dit le mendiant, voici le banc.

— Je voudrais aussi un violon, et tant que je jouerais sur ce violon, tous ceux qui l'entendraient, danseraient bon gré, mal gré.

— Et de deux, fit le mendiant ; voici le violon, père Richard, avec son archet et des cordes de rechange.

— Je voudrais encore un sac, et tout ce qui entrerait dans ce sac n'en sortirait que par mon bon plaisir.

— Et de trois, dit le mendiant, voici le sac. Maintenant que le bon Dieu

vous bénisse, et au revoir, père Richard ».

***

Il n'y a rien au monde dont on semble faire moins de cas que du temps, et cependant rien ne s'écoule plus vite.

Au bout d'un an et un jour, le diable qui n'avait point oublié la femme du cordonnier, s'en vint tout droit chez Richard.

Tiens, pensa le bonhomme en le voyant, voilà un visage nouveau.

« — Qui es-tu ?... demanda-t-il d'un ton un peu brusque au visiteur qui arpentait, sans façon, la chambre de long en large, comme s'il fût devenu tout d'un coup maître de la maison.

— Je suis le diable, répondit celui-ci, sans cesser sa promenade.

— Et que viens-tu faire ?...

— Je viens quérir ta femme.

— Oh ! tu viens quérir ma femme ; prends-là... tu me rends un fameux

service, va !... Elle est couchée pour le moment ; elle n'en peut plus, la malheureuse !... Depuis un an, elle n'a pas été à jeun une pauvre petite heure,... mais assieds-toi donc un instant ».

Le diable, sans se faire prier, s'assit sur le banc dont j'ai parlé.

Dès qu'il fut assis comme il faut, Richard dit au diable :

« — Tiens,... voilà ma femme qui tousse, elle ne tardera pas à se lever, va donc la prendre... »

Mais le diable eut beau faire des efforts inouïs pour se remettre debout, il eut beau se démener comme s'il eut été au fond d'un bénitier, il demeurait cloué sur le banc.

Richard, en voyant les contorsions et les affreuses grimaces du maudit, riait dans sa barbe, tandis que sa femme tenant la porte de sa chambre entre-baillée, criait à son mari d'une voix éraillée et pleine de larmes :

« — Tiens-le bien, Richard ! tiens-

le bien, mon homme ! tiens-le comme il faut... ne le lâche pas, mon cher petit mari !... Je t'assure que je ne boirai plus.

Richard tint le diable assis de la sorte pendant neuf jours.

Au bout de ce temps, le malheureux s'était tellement secoué qu'il n'avait plus de fesses.

Vaincu par la douleur, il dit à Richard :

» — Écoute, si tu veux me lâcher, je te laisserai encore ta femme pour un an et un jour.

— C'est bien, dit Richard, lève-toi. Bon voyage et au plaisir de ne plus te revoir ».

***

Il faut savoir, chers lecteurs, que ce diable qui avait acheté l'âme de la Richard avait deux frères. Ses deux frères et lui faisaient trois : trois frères ou trois diables, comme vous voudrez.

Dès qu'il revint en enfer, tout en

boitant, tant il souffrait à l'endroit que vous savez, ses deux frères n'eurent rien de plus pressé que de lui demander ce qu'il avait fait pendant cette longue absence.

« — Ce que j'ai fait,... répondit piteusement le diable, depuis que je suis parti, j'ai demeuré assis sur un banc, et il se mit à raconter, de point en point, sa pitoyable tournée.

— Ce n'est rien, petit frère, dit alors l'un des deux diables, va te faire soigner. Il ne manque pas de médecins chez nous. La prochaine fois, ce sera moi qui irai chercher la Richard, et foi de bon diable ! je te garantis bien qu'elle ne m'échappera pas ».

***

Au bout d'un an et un jour, voilà donc le diable qui avait ainsi parlé qui se présente chez le cordonnier. Notez bien, lecteurs, que sa femme buvait de plus belle, car, comme dit le proverbe : « qui a bu, boira ». Il

y aurait eu, d'ailleurs, grandement à s'étonner qu'elle fût devenue tempérante. Est-ce qu'on peut pratiquer la tempérance quand on a le diable dans le corps ?

« — Tiens, voilà encore un visage nouveau, dit Richard en voyant le diable qui se tenait debout d'un air de défiance.

— Qui es-tu ? demanda le cordonnier.

— Je suis le diable.

— Que veux-tu ?

— Je viens quérir ta femme ?...

— Je t'en serai bien reconnaissant, ce sera un bon débarras... mais assieds-toi donc un peu, tu m'as l'air fatigué.

— M'asseoir !... Hé ! Hé !... pas si fou, mon frère n'est pas encore guéri...

— Tu ne veux pas t'asseoir, tant pis,... reste debout comme un cheval».

En disant ces mots, le père Richard alla décrocher son violon, se l'ajusta délicatement sous le menton et prit son archet de la main droite.

Le diable le regardait faire sans souffler mot, immobile et raide comme un piquet.

Allons, pensait le cordonnier, en examinant son étrange vis-à-vis sous cape, tu ne veux pas t'asseoir, tu ne veux pas marcher,... Eh bien ! tu danseras, maudit ! et je te promets que tu sauteras comme tu n'as pas encore sauté de ta vie.

Et Richard hasarda une note sur son violon.

Aussitôt le diable leva la jambe, la pointe de son pied gauche tournée en dedans.

Puis vint une seconde note, et le diable fit un pas en cadence.

Puis le cordonnier attaque résolûment un air animé, et le diable se mit à danser, à tourner, et à voltiger, se livrant à une polka désordonnée, furieuse, — car il est bon de noter, en passant, que la polka est une des danses favorites du diable.

Richard le fit sauter de la sorte pendant douze jours.

Le douzième jour, sur le soir, comme le soleil allait se coucher, le pauvre diable était tellement échauffé qu'il en avait le poil rouge. Les yeux lui sortaient de la tête, et sa langue était sèche comme un charbon.

« — Arrête, Richard ! s'écriait-il de temps à autre, d'une voix étouffée, arrête !... Je suis éreinté... »

Mais Richard jouait de plus belle, et le diable valsait malgré lui.

A la fin, n'en pouvant plus, le diable dit à Richard : « — Si tu veux ne plus jouer, je te laisserai encore ta femme un an et un jour.

— C'est bien, dit le cordonnier, et il raccrocha son violon, tandis que le diable, hors d'haleine, s'essuyait les babines ».

***

Quand il s'en revint vers ses frères, du plus loin que ceux-ci l'aperçurent, celui qui avait mal aux fesses se mit à crier de toutes ses forces :

« — Je gage que tu t'es assis, hein ?...

— Pas du tout...

— Mais qu'as-tu fait alors pendant douze jours ? dit l'aîné.

— Ne m'en parlez pas ; voilà douze jours que je danse !... ce Richard là est un diable d'homme.

Ouaiche !... vous êtes deux poules mouillées, s'écria alors le plus vieux en faisant un geste de mépris ; la prochaine fois ce sera moi qui irai quérir la Richard, et nous verrons si un méchant cordonnier me fera la loi.



Au bout d'un an et un jour, l'aîné des diables arrive à son tour chez le cordonnier.

« — Tiens... encore un visage nouveau, fit Richard ; qui es-tu ?

— Je suis le diable.

— Que veux-tu ?

— Je viens quérir ta femme.

— J'en suis bien fier, elle est allée

boire dans le fort ; tout à l'heure quand elle rentrera, tu n'auras que la peine de l'emmener. Mais assieds-toi donc un instant.

— Non, je ne m'asseois pas.

— Aimes-tu la musique ? Veux-tu que je te joue un petit air de violon ?

— Je te le défends bien. Va me chercher ta femme, c'est tout ce que je te demande.

— Un instant, dit Richard en prenant le sac que vous connaissez, je vous l'apporterai dans cette poche si vous voulez bien me faire un plaisir.

— Quoi ! quel plaisir ?... fit le diable.

— Eh bien ! reprit Richard, on dit que le diable est fin ?...

— Et puis ?

— On dit qu'il peut se métamorphoser comme il veut,... et quand il veut ?...

— Ça, c'est vrai, affirma le diable en se rengorgeant.

— Moi, je n'en crois rien, continua

Richard, et je serais curieux de le voir.

— Métamorphose-toi donc un peu en quelque chose ?...

— En lion ?...

— Non... tu pourrais m'étrangler : change-toi en petit animal afin que je puisse te caresser ; fais-toi rat, par exemple ?

— Tiens, regarde bien, m'y voici... le diable s'était déguisé en rat ; mais en un clin d'œil, Richard l'empoigne, le jette dans son sac qu'il lie comme il faut, se le met sur le dos et passe la porte.

Ainsi équipé il va tout droit chez le forgeron.

— As-tu de l'ouvrage, compère ?

— Non.

— Et ton apprenti en a-t-il ?

— Non.

— Ça « s'adonne » bien, je vous en apporte pour une quinzaine, dit Richard, en déposant son sac sur l'enclume dans lequel le diable gigotait de son mieux. Vous allez

prendre tous les deux vos marteaux les plus lourds et vous me battrez ce sac jusqu'à ce qu'il soit aussi aplati qu'une feuille de papier. Surtout tapez dur ».

Voilà donc le forgeron et son apprenti qui se mettent en face l'un de l'autre, à battre sur l'enclume, de toutes leurs forces.

Bim ! Bam ! Boum ! le diable en sautait, et les marteaux faisaient du feu.

Les deux hommes martelèrent de la sorte pendant quinze jours.

Sur la fin du quinzième jour, à la nuit tombante, le diable qui avait tous les os rompus dit à Richard :

« — Si tu veux me lâcher, je t'abandonne tous mes droits sur ta femme. Si elle est damnée, nous l'aurons toujours ; si elle fait son salut, tant mieux pour elle.

— Ça me va, répondit Richard en ouvrant le sac, et le diable disparut comme un feu follet ».

***

Quelque temps après, il arriva que la femme de Richard mourut.

Comme elle avait vécu en ivrognesse et qu'elle était morte ivrognesse, aussitôt qu'elle arriva à la porte du paradis, elle dut faire demi-tour, et tomba en enfer où les diables la chauffèrent comme il faut.

Quand Richard mourut à son tour, il alla cogner à la porte du paradis.

St Pierre voyant arriver le cordonnier, lui dit :

« — N'es-tu pas Richard ?

— Oui.

— N'est-ce pas toi qui avais une femme qui buvait tout ton gagne ?

— Oui.

— Te rappelles-tu ce mendiant qui t'accorda trois souhaits à ton choix?...

— Je m'en souviens comme si c'était arrivé hier, quoiqu'il ait coulé bien de l'eau dans le St Laurent depuis ce temps-là.

— Eh bien ! continua St Pierre, ce mendiant c'était moi, et puisque tu n'as pas eu le bon esprit de souhaiter le paradis, va te promener en enfer.

— Comme il vous plaira, dit le cordonnier en tirant sa révérence ».

Arrivé à la porte de l'enfer, Richard cogna.

« — Qui est là ?...

— C'est Richard.

— Richard le cordonnier !... exclamèrent les diables qui faisaient chauffer sa femme à blanc.

— Oui,... Richard le cordonnier...

— As-tu ton banc ? demanda le premier diable.

— As-tu ton violon ?... As-tu ton sac ?... demandèrent les deux autres.

— Oui, j'ai mon sac, mon violon et mon banc, répondit Richard d'une grosse voix.

— Va-t-en alors, maudit; va-t-en!... hurlèrent les trois diables, et Richard reprit la route du paradis.

Mais St Pierre qui voulait apparemment éprouver le cordonnier ne le reçut pas davantage, et Richard s'en retourna cogner à la porte de l'enfer.

« — Qui cogne-la ! demandèrent les diables.

— C'est Richard.

— On ne te veut pas,... va-t-en !...

— Que vous me vouliez ou que vous ne me vouliez pas, cria Richard, vous allez toujours m'ouvrir la porte. Croyez-vous que j'aie l'envie de passer l'éternité dans le chemin ? Ouvrez !... vous dis-je, et tout de suite, ou j'enfonce la boutique, et je mets l'un de vous sur mon banc, je fais danser l'autre, et je martelle le troisième dans mon sac jusqu'à la fin des siècles ».

Les trois diables qui connaissaient Richard ouvrirent alors le guichet et se mirent à parlementer.

« — Que veux-tu pour nous laisser tranquilles ? dirent-ils ensemble au cordonnier.

— Je veux l'âme de ma femme, répondit Richard.

— L'âme de ta femme ?... Tu ne l'auras pas ; elle est morte ivrognesse ; toute sa vie elle nous a appartenu et elle nous appartiendra de toute éternité. Il n'y a pas plus de pardon au Ciel qu'en Enfer pour les ivrognes. Nous allons te donner en échange cent âmes. Ouvre ton sac : tiens, voici les âmes d'une douzaine de marchands qui ont vendu à faux poids.

— Merci, fit Richard en secouant son sac pour faire descendre jusqu'au fond ces douze âmes.

— Voici maintenant les âmes de deux douzaines d'avocats et de médecins qui ont tué leurs malades et mangé les veuves et les orphelins par dessus le marché. Voici une brassée d'âmes qui ont appartenu à des usuriers et à des gens morts sans payer leurs dettes, combien y en a-t-il ?

—Trente, dit Richard. Ça m'en fait soixante-cinq. Donnez-en encore.

— Attrappe celles-ci, firent les dia-

bles en jetant dans le sac une autre douzaine. Ce sont les âmes de douze aubergistes licenciés. Combien t'en manque-t-il pour un cent ?

— Vingt-trois, reprit Richard.

— Eh bien ! voici ton compte, grommelèrent les diables en amenant une nouvelle fournée. Ce sont les âmes de vingt-trois charretiers qui avaient toujours leurs poches pleines de « *sacres* », va-t-en !... et ne reviens plus.

— Maintenant il me faut l'âme de ma femme, insista Richard.

— On te l'a dit, tu ne l'auras pas.

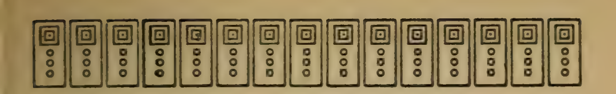
— Ah ! vous ne voulez pas me la donner ?... Eh bien ! vous allez la danser, comme de vrais diables que vous êtes... Et Richard fit mine de prendre son violon.

— Arrête !... Richard !... Arrête !... crièrent ensemble les trois diables ; la voilà, ta femme !... la voilà !...

Et Richard se jetant le sac sur l'épaule, décampa comme s'il eut eu tout l'enfer à ses trousses.

Arrivé à la porte du paradis qui se trouvait entr'ouverte, Richard ne se donna pas la peine de parler au portier. D'un bond il se précipita dans l'intérieur du paradis où il fit une culbute avec sa charge.

Si nous vivons bien, chers et bons lecteurs, nous aurons un jour l'avantage et le bonheur de faire connaissance là-haut avec le brave Richard, et j'ai l'intime conviction qu'il vous garantira de point en point l'exactitude de cette étonnante et véridique histoire que j'aurais voulu pouvoir vous raconter mieux, et surtout avec ces gestes inimitables dont mon ami Blanchard semble avoir seul le secret.



LES DEUX VOISINS.

Crains la sotte économie comme la sotte dépense.

***

L'économie est utile au riche et nécessaire au pauvre.

***

Il y avait une fois, à proximité d'une ville que je ne crois pas nécessaire de nommer, deux braves pères de famille qui étaient proches voisins. Quand je dis proches voisins, cela ne signifie pas précisément qu'ils demeuraient porte à porte ; non, leurs perrons respectifs étaient séparés par une distance d'au moins deux longs arpents sur lesquels poussaient toutes espèces d'arbres et de légumes, — séparation précieuse que l'on rencontre très rarement à la ville, et qu'il serait cependant si désirable d'y rencontrer,

dans l'intérêt de la santé, de la paix, de l'harmonie, des bonnes mœurs. Car Dieu sait combien, dans nos grands centres, le rapprochement excessif des maisons qui tendent de plus en plus à s'accaparer mutuellement l'air et le soleil, — ce qui permet parfois presqu'à tout un quartier de faire la « causette » sans quitter sa fenêtre ou sa galerie, — Dieu sait combien ce rapprochement engendre de petites et de grosses médisances, de laids et méchants petits cancans, de vilaines querelles, et partant des proçaillons, des procès, de grosses inimitiés qui finiraient par se transmettre de génération en génération et rappeler celles des Guelfes et des Gibelins, s'il n'y avait pas fort heureusement dans le cours de l'année deux époques que l'on observe à l'instar des plus grandes fêtes, auxquelles il est permis de déménager ses meubles et ses rancunes.

Mais il est temps de revenir à nos moutons, ou plutôt à nos deux voi-

sins, à nos deux braves pères de famille avec lesquels nous allons lier connaissance, en commençant par dire un mot de leurs maisons.

Celui qui demeurait le plus près de la ville, et que nous appellerons le voisin Pierre, s'était fait bâtir, dès son entrée en ménage, une grande maison de pierre à trois étages, quelque chose de bien régulier, bien aligné et bien froid, parlant à l'œil par la symétrie et très peu au cœur par l'ensemble ; — avec écurie, remise et autres dépendances. Du reste pas un arbuste, pas une fleur, pas même un brin d'herbe dans la cour assez spacieuse que l'on aurait pu transformer aisément en jardin.

Celui qui demeurait à deux arpents de là, et que nous appellerons le voisin Jean-Baptiste, occupait une de ces bonnes vieilles maisons comme savaient si bien en bâtir nos ancêtres. Il n'y avait rien de prétentieux dans cette demeure au toit moussu, beaucoup plus longue que

haute et presqu'enfouie dans une véritable forêt d'arbustes odorants et de plantes grimpantes allant enrouler leurs bras capricieux jusqu'au sommet des cheminées. On ne saurait se figurer de jardin mieux entretenu, plus champêtre et plus agréable que celui qui s'étendait devant la maison et la protégeait ainsi tout à la fois contre les ardeurs du soleil, le tapage et la poussière de la grande route.

A voir cette demeure rustique, l'ordre et l'admirable propreté qui régnaient à l'intérieur, et la culture savante des quelques arpents de terre qui étalaient, par derrière, les riches et splendides couleurs de leurs produits variés, on sentait tout de suite que les habitants de céans étaient d'heureuses gens, de ces gens privilégiés aimant le travail et la vie de famille où l'on respire une atmosphère si calme et si pure, et qui développe si largement tout ce que Dieu a mis de bon, de noble, et de

vraiment grand dans le cœur humain.

C'était en effet une nature d'élite que celle du voisin Jean-Baptiste, ou plutôt c'était une famille d'élite la famille Jean-Baptiste. Quoiqu'il eut un revenu assez modique, ne dépassant guère deux cents louis, il trouvait encore moyen de mettre de côté, bon an mal an, la somme assez rondelette de deux cents piastres. Il est vrai de dire qu'il se trouvait admirablement secondé par Madame Jean-Baptiste, femme d'ordre et de ménage s'il en fût, qui s'entendait parfaitement à pratiquer les principes d'économie prêchés par monsieur son mari.

Suivant le voisin Jean-Baptiste, qui, assez semblable à Sancha Pança, aimait beaucoup le langage sentencieux :

Il faut toujours aimer ce que l'on a.

Contentement passe richesse.

C'est ce qu'il avait coutume de répéter toutes les fois qu'il se pre-

nait à contempler sa table frugale et son modeste intérieur.

Voyait-il passer ses voisines en *full dress*, on l'entendait s'écrier :

Tout ce qui brille n'est pas or.

Le voisin Pierre venait-il à passer à son tour nonchalamment étendu dans une élégante voiture, traînée par un cheval fringant, il se permettait un affreux calembourg :

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Quelqu'un lui reprochait-il amicalement de s'occuper des plus rudes travaux, cette fois, le voisin Jean-Baptiste lâchait deux proverbes :

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.

Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens.

Quand il recevait le revenu de ses fermes, il disait invariablement : « Comme on fait son lit, on se couche », et bien d'autres que nous passons, car il en avait la tête farcie, et s'efforçait de les mettre en pratique,

jugeant fort à propos que si les proverbes sont la sagesse des nations, ils doivent devenir et ont parfaitement le droit de demeurer la règle de conduite d'un si simple particulier.

Tel était le secret du bonheur et de la prospérité de ce cher voisin Jean-Baptiste.

Il n'en était pas tout-à-fait de même chez le voisin Pierre qui jouissait d'un revenu beaucoup plus considérable, car, si ma mémoire est fidèle, il avait au moins cinq cent livres sterling par an.

Il est vrai de dire que le voisin Pierre pratiquait l'inverse du voisin Jean-Baptiste.

***

Avant d'aller plus loin, je m'aperçois que j'ai omis un point important dans cette très véridique histoire.

Je me hâte de réparer cet oubli.

Par une coïncidence assez remarquable, les deux voisins, mariés la

même année, avaient tous deux le même nombre d'enfants, un garçon qui était l'aîné dans chaque famille et trois filles, soit quatre enfants à chacun.

Or donc, tandis que chez le voisin Jean-Baptiste, l'intérieur de la famille se gérait avec une précision toute mathématique et la plus stricte économie de temps et d'argent, le voisin Pierre—excellent homme d'ailleurs — se reposait sur sa femme de l'administration du ménage — sa femme s'en reposait sur les servantes, et ces dernières ne se reposaient sur personne pour faire danser l'anse du panier et les écus à Monsieur.

Le résultat le plus clair de cette différente manière d'agir, c'est que chaque année, Jean-Baptiste arrondissait son capital de deux cents piastres, tandis que le voisin Pierre dépensait tout juste assez pour ne pas écorner le sien.

Aussi longtemps que les enfants ne

grandirent pas trop, tout alla suffisamment bien chez le voisin Pierre qui, comme bien de bonnes natures de son espèce, se laissait aller à la dérive sans avoir l'énergie de lutter contre le courant. Madame, de temps à autre, donnait des dîners, de grandes soirées, et comme elle invitait beaucoup de monde, elle était aussi beaucoup invitée. Pendant que Monsieur et Madame faisaient bombance ailleurs, les servantes demeurées à la maison, ne se gênaient nullement pour faire bombance à leur tour, et l'anse du panier, du panier à Pierre, à ce pauvre Pierre, continuait à danser de plus belle.

Le voisin Pierre n'était pas cependant sans voir quelquefois le voisin Jean-Baptiste. Il aimait à l'entendre converser, et subissait petit à petit, sans même s'en douter, l'ascendant que les intelligences vraiment supérieures exercent toujours autour d'elles.

Un jour qu'il le regardait greffant

des sauvageons dans son verger, — Jean-Baptiste avait pour règle de conduite de ne rester jamais inoccupé, même en causant, — l'entretien vint à tomber sur l'économie, et Pierre lui avouait, en toute franchise, qu'il ne comprenait pas comment avec des moyens aussi limités et une famille toute aussi nombreuse que la sienne, il pouvait parvenir à mettre deux cents piastres de côté chaque année.

« — Rien de plus aisé à comprendre, voisin, il ne s'agit pour cela que de régler son train de vie sur sa condition et savoir faire des dépenses utiles et à propos.

» Dans les commencements de mon ménage, je dépensais plus qu'aujourd'hui. Il m'arrivait assez souvent de faire quelque partie de plaisir avec des amis ; de son côté, ma femme recevait quelquefois des invitations que nous étions obligés de rendre. Il nous fallait alors tout bousculer et faire un remue-ménage

complet pour avoir le plaisir d'héberger, pendant une soirée, des étrangers le plus souvent railleurs, qui en définitive, nous imposaient, par leur présence, des privations pendant un long mois pour rétablir l'équilibre dans les recettes et les dépenses.

» Ma femme et moi nous nous aperçumes bientôt que nous faisions fausse-route, et la naissance de notre premier enfant coupa court aux soirées. Depuis lors nous restons chez nous, et à mesure que le cercle de la famille s'est agrandi, nous sommes demeurés convaincus que la compagnie la plus agréable pour des parents est celle de bons enfants. Nous y trouvons notre joie et eux la leur, sans compter que c'est bien plus économique, car pour rester chez soi, il n'est pas rigoureusement nécessaire d'acheter tous les mois des robes neuves, de la dentelle, des gants, que sais-je enfin ! toutes choses qui coûtent fort cher et ne rapportent rien,

absolument rien, sinon le compte du marchand qui les a fournies et parfois le regret de les avoir achetées.

» Ma femme et mes filles portent des robes d'indienne l'été, et des robes de laine pendant l'hiver. Comme ce ne sont pas des étoffes de prix, elles se passent de couturières et de modistes.

» Mon fils et moi nous nous contentons fort bien du drap du pays, d'autant plus que c'est encore ma femme et ses filles qui taillent, assemblent et cousent nos pantalons, nos vestes et nos habits, ce qui ne fait que relever leur prix à nos yeux.

» L'an dernier nous étions encore obligés de garder deux servantes. Cette année que nos filles se font grandettes, nous en avons renvoyé une, et l'ouvrage n'en a pas fort souffert ; loin de là, ma femme a si bien distribué à chacun sa tâche, tout est si réglé et se fait si bien à son heure que ça marche comme sur des roulettes. Je puis vous assurer, voisin,

que l'on ne perd pas grand temps ici à chercher les clefs ou les ciseaux. C'est incroyable toute la besogne qui peut se faire ainsi entre deux nuits quand chacun a à cœur de faire la sienne de son mieux, sans compter que ça accoutume de bonne heure ces chères enfants à tous les travaux du ménage. Le soir, pour se récréer, leur frère à qui j'ai fait donner un bon maître de musique et de danse, leur enseigne la danse et la musique, ce qui ménage ma bourse, pare à beaucoup d'inconvénients et ne les empêche pas de jouer déjà fort passablement quelques-uns de nos airs nationaux et de danser avec beaucoup de grâce. Nous trouvons encore le temps, pendant la soirée, de faire une lecture instructive, à tour de rôle ; puis, au coup de neuf heures, la prière se dit en commun, et bonsoir jusqu'au lendemain, au premier chant des oiseaux ».

Jean-Baptiste a cent fois raison, pensa le voisin Pierre, décidément,

il faut que j'en parle à ma femme.

Et le voisin Pierre s'en alla de ce pas raconter à son épouse tout ce que venait de lui dire le voisin Jean-Baptiste, avec une éloquence qu'il ne se connaissait pas encore.

Mais si convaincu et si éloquent que fût son plaidoyer, il ne parvint à gagner qu'un point. Le reste ne valait guère la peine qu'on s'en occupât sérieusement.

Madame consentit à diminuer le nombre de ses grands dîners et admit qu'il n'était pas d'une nécessité absolue d'aller si souvent en soirée.



Le voisin Pierre fit des économies pendant trois mois. Au bout de ce temps arrivèrent les marchandises du printemps et les vitrines des marchands à la mode commencèrent à se garnir de ces étoffes précieuses, de ces rubans, de ces fleurs, de ces mille oripeaux — éternelle tentation des filles d'Ève.

L'habitude est une seconde nature, et le poète qui a dit : « Chassez le naturel, il revient au galop », a mille fois raison.

Qu'il nous suffise de citer madame Pierre qui acheta quelques douzaines d'aunes de soies et de rubans sans oublier les accessoires. Et qui donc la blâmerait cette bonne dame? N'était-ce pas là un dédommagement qui lui était dû très légitimement pour les trois mois d'économie que l'on venait de faire ? Et puis d'ailleurs sa fille aînée ne venait-elle pas d'accomplir sa dix-septième année, et la suivante avait quinze ans révolus. L'heure n'avait-elle pas sonné pour les produire dans les concerts, les bals, les soirées ?

Le voisin Pierre eut beau vouloir tenir serrés les cordons de la bourse, il fallut les délier, la vider et commencer à écorner le capital, car le fils aîné, pour achever ses études, coûtait énormément, et malgré la plus stricte économie, à mesure que les

filles prenaient de l'âge, il se faisait tous les mois de nouvelles réquisitions de robes neuves, de chapeaux neufs, de dentelles, de fleurs, etc.

Bref, le voisin Pierre ne sachant plus à quel Saint se vouer, alla revoir le voisin Jean-Baptiste, et le trouva au bout de son champ très activement occupé à surveiller quelques hommes qui plantaient les poteaux d'une clôture neuve.

« — Bonjour, voisin, dit Pierre, et que faites-vous là ?... seriez-vous devenu arpenteur que vous alignez ainsi des piquets à perte de vue ?

— Pardon, monsieur Pierre, fit le voisin Jean-Baptiste, tout en fermant l'œil gauche et dirigeant l'œil droit sur la filée de ses poteaux : pardon, mais j'ai acheté, cette semaine, tout le terrain que vous voyez jusque là-bas, et je tiens à le mettre tout de suite en culture. C'est une dépense utile celle-là, et qui ne pourra qu'accroître mon capital, ainsi que le bien-être présent et futur de mes enfants.

» — Voilà le temps qui arrive où j'aurai besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Mon fils achève ses études cette année. L'an prochain je veux qu'il apprenne un métier. Après son apprentissage il ira faire un tour de France et d'Angleterre pour se perfectionner. Ça fait qu'il aura deux cordes à son arc, et si son éducation lui fait défaut, au moins pourra-t-il vivre honorablement du travail de ses mains, sans être à charge à qui que ce soit. Quand il aura atteint sa vingt-deuxième année, il nous reviendra homme fait dans toute la force du terme. Il aura comme on dit, « mangé de la vache enragée ». C'est la meilleure école que je sache pour un jeune homme de cœur. Il embrassera ensuite la carrière qu'il aimera de préférence, ce n'est pas moi qui voudrais le contrecarrer dans ses goûts, car je suis convaincu qu'il choisira celle qui lui ira le mieux et qu'il deviendra un citoyen aussi honnête

qu'utile, et un bon père de famille.

» Quant à mes filles, j'ai encore devant moi du temps et je n'en suis point en peine, car une fille honnête, sage, rangée, trouve toujours à s'établir. Les miennes, il est vrai, n'ont pas reçu une brillante éducation, jamais, au grand jamais, elles n'ont lu de roman, ni mis le pied dans un théâtre ; jamais non plus, elles n'ont fréquenté une société d'un rang plus élevé que le nôtre, mais elles ont appris, depuis longtemps, à aimer la maison et le travail, leurs habitudes sont toutes sédentaires et leur tenue est modeste. Quand une jeune fille ne sait pas d'avance si elle sera toujours grande dame, il est prudent de ne pas l'élever dans la soie et dans la ouate comme une poupée.

» A voir la façon dont certaines gens élèvent aujourd'hui les leurs, on dirait vraiment qu'on n'a plus en vue que d'en faire des fiancées, qu'elles n'auront jamais à remplir les de-

voirs austères de l'épouse, que leur unique occupation sera de *pianoter* du matin au soir, de roucouler des romances et de courir d'une soirée à l'autre. Est-ce que l'honnête homme qui désire une femme selon son cœur n'ira pas la chercher au milieu d'une famille simple et honnête, plutôt que sur le parquet glissant d'une salle de bal, et s'il se décide à épouser une jeune fille sans fortune, ne laissera-t-il pas de côté celle dont l'apparence lui annoncera la prodigalité et le gaspillage, pour prendre une femme qui sache ménager, conserver et accroître le peu qu'il possède » ?

Ces paroles, débités avec énergie et conviction, frappèrent tellement le voisin Pierre qu'il planta là le voisin Jean-Baptiste au milieu de ses poteaux et ne fit qu'un bond jusqu'à chez lui, bien décidé à ne pas omettre devant sa femme une seule des paroles qu'il venait d'entendre et qui résonnaient encore à

ses oreilles comme autant de reproches pour le présent et de menaces pour l'avenir.

Il fallait d'ailleurs frapper un grand coup. Le voisin Pierre ne pouvait se dissimuler plus longtemps que l'on mangeait les revenus et le capital, et que du train d'enfer dont on allait, on courait, à toute vitesse, vers une ruine certaine.

« — Madame ! dit-il en arrivant tout essoufflé dans la salle à manger où toute la famille se trouvait réunie pour le déjeûner, madame, le jeune Jean-Baptiste finit sa philosophie cette année et va apprendre immédiatement après un métier. Son père vient de me dire qu'il est bon, dans ces temps difficiles, qu'un jeune homme ait plus d'une corde à son arc.

» Pierre finit aussi sa philosophie cette année, je crois que ce serait une excellente idée de le mettre aussi en apprentissage.

— Grand Dieu ! mon mari devient fou, s'écria Madame Pierre, en se

jetant à la renverse dans son fauteuil et tenant les yeux fixés vers le plafond comme pour prendre le Ciel à témoin de l'infamie qu'on venait de lui proposer. Vouloir faire un ouvrier de mon fils, quelle honte !... Est-ce que mon enfant a étudié à fond le latin et le grec pour aller s'enterrer dans un atelier ? Non, non, mille fois non, il faut qu'il devienne avocat, il faut qu'il brille au barreau et qu'il fasse un grand mariage. Quel est le riche assez ignare, assez stupide, qui irait donner sa fille en mariage à un pauvre diable d'artisan?

— Papa, vous n'êtes pas sérieux, dit alors le jeune Pierre en lançant à la tête paternelle quatre mots latins tirés de St Thomas d'Aquin : *timeo hominem unius libri*, ça signifie qu'il ne faut apprendre qu'une chose et l'apprendre bien.

— Qui trop embrasse mal étreint, hasarda la fille aînée.

— Ah ! ah ! continua madame Pierre, ce gros laid t'a dit qu'il était

bon qu'un jeune homme eût prusieurs cordes à son arc, eh bien ! tu pourras lui répondre par un autre proverbe : trente-six métiers, trente-six misères, et tu ne lui feras pas mes compliments.

Le voisin Pierre courba d'abord la tête sous cette triple condamnation, mais reprenant bientôt courage : « — Madame, continua-t-il, le voisin Jean-Baptiste est peut-être un gros laid, — ce que dans tous les cas je n'oserais affirmer sous serment, — mais ce que je puis assurer, c'est que c'est un homme d'un bon sens à toute épreuve, qui a le talent d'arrondir son capital, tandis que le nôtre fond à vue d'œil. Je croirais même que les dépenses que nous faisons pour nos filles sont exagérées et ridicules. Il m'a dit...

— Assez, Monsieur, ou je vais croire que vous vous laissez conduire par ce vieux ladre, ce vilain marabout dont les filles ont l'air de vraies servantes. Ça travaille du balai, ça

s'échine à coudre, je crois même que ça fait la cuisine. Fi ! quelle horreur... Sans doute elles n'ont guère besoin d'être bien belles pour trouver à s'établir. Il y aura toujours quelque pauvre diable qui viendra les déterrer dans leur tannière pour la dot qu'elles doivent recevoir. Mais sont-ce là des partis pour des demoiselles aussi accomplies que les nôtres ? A la vérité, nous sommes plus gênés que votre M. Jean-Baptiste, mais au moins nous vivons bien, nous ne nous refusons rien pas plus qu'à nos filles, et le jour approche où nous serons amplement récompensés de nos sacrifices lorsque nous les entendrons appeler Madame la Baronne par-ci, Madame l'Ambassadrice par-là ».

Que répondre à une pareille sortie ? Le mal avait jeté de trop profondes racines pour que l'on pût espérer d'y remédier. Le voisin Pierre courba de nouveau la tête et ne dit plus mot.

***

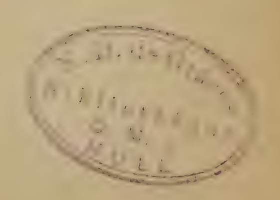
Cinq ans se sont écoulés pendant lesquels les trois filles du voisin Jean-Baptiste se mariaient l'une après l'autre, on ne peut mieux.

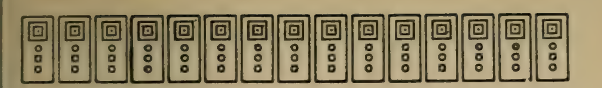
Son fils aîné revenu d'Europe s'est marié à son tour et exploite la terre paternelle qu'il arrondira à coup sûr.

Quant à l'heureux père, depuis l'établissement de ses enfants, il a complètement changé de manière de vivre. Il ne travaille plus et roule voiture pour aller de l'une à l'autre de ses filles. Partout où il va, on le choie, on le caresse, c'est à qui l'entourera de petits soins, et il a déjà le bonheur de faire sautiller sur ses genoux des petits-fils bien joufflus et de charmantes petites-filles.

Les baronnes en perspective et les ambassadrices futures sont encore filles toutes trois, et le seront probablement toujours. Pour avoir plû à tout le monde, elles ont fini par ne plaire à personne. Le jeune

avocat qui devait faire un riche mariage, se sentant incapable d'aucun effort sérieux, sans talent et déclassé, a épousé la *Californie* où il végète sans doute misérablement, tandis que ses parents, après avoir vendu leur belle maison de pierre, s'imposent, dans une maison de pension, les plus rudes privations pour permettre à leurs filles d'y briller encore quelques temps dans les bals et d'y pêcher peut-être un mari.





PIERRICHE.

Plus fait douceur que violence.

Il y avait une fois un habitant qui s'appelait Pierriche. Ce Pierriche, le héros de cette véridique histoire avait bon cœur, bon pied, bon œil ; mais il se trouvait

Court d'esprit, par malheur, car d'aucune façon
Il n'aurait, comme on dit, pu découvrir la poudre,
Bien plus, ce n'eut été très facile à résoudre,
Quand Pierriche, en son champ, menait paître les bœufs,
Quel était le plus bœuf d'entre eux.

Pierriche, qui n'avait aucunement le génie du commerce, avait rencontré de bonne heure un cœur qui répondit au sien, et après une cour assidue de cinq ans, neuf mois et vingt-huit jours, il avait juré, au pied des autels, une inviolable fidélité à Marie Madelon, Madeleine ou Madelinette, car c'est ainsi qu'il appelait tour-à-

tour sa chère femme suivant que le baromètre de son humeur était au beau fixe, au variable ou à l'orage.

Ces époux champêtres avaient choisi, pour résidence, une chaumière perchée sur une butte, espèce de nid rustique presqu'enfoui sous le feuillage épais d'arbres de toute venue qui se miraient dans l'onde transparente d'une petite rivière bien capricieuse coulant tout exprès au pied de la butte pour désaltérer Pierriche et Madelon et ses enfants, car j'ai oublié de dire que Pierriche était père de famille.

A l'époque où commence cette histoire, il avait quatre enfants — dont un au berceau, — ce cher Pierriche ; — plus une vache qui lui donnait du lait, du beurre et un veau chaque printemps, plus une paire de bœufs pour labourer son champ, un goret en bas âge, et enfin, — puisqu'un historien fidèle ne doit omettre aucun détail, — deux oies et un jars, et quelques volailles.

C'était une singulière pâte d'homme que Pierriche. Quelqu'un qui ne l'aurait pas vu à son foyer domestique aurait juré qu'il était la crême des maris présents, passés et futurs. Sous sa rude et grossière enveloppe il avait, en effet, tant de tendresses pour ses enfants ; il disait si souvent, à qui voulait l'entendre, que sa Madelinette était la perle des femmes ; tous les dimanches et jours de fête il faisait si allègrement, par n'importe quel temps, deux grandes lieues pour se rendre à l'église la plus voisine, n'oubliant pas de se confesser au moins quatre fois l'an, de donner à son tour, sans se faire tirer l'oreille, le pain bénit et de payer scrupuleusement et exactement sa dîme ; en un mot, il paraissait si bien s'acquitter de tous ses devoirs, que Pierriche, tout pauvre qu'il fût, était réputé le plus heureux mortel du canton et de bien loin.

Mais hélas ! trois fois hélas ! toute cette félicité n'était qu'extérieure, et

le proverbe qui dit : « Il ne faut pas trop juger sur les apparences », a mille fois raison ; Pierriche, le bon Pierriche, l'excellent Pierriche, le modèle du canton et de bien loin, avait un défaut, un gros défaut, un des plus affreux défauts qui puissent obscurcir le ciel conjugal : Pierriche était grognon, et son humeur grognonne le rendait naturellement querelleur et tracassier.

Dans les mauvais jours d'automne, — alors que les chemins sont boueux, défoncés, pleins d'ornières et de cahots, — Pierriche avait-il le malheur de rentrer chez lui, mouillé jusqu'aux os et éreinté, car dans les endroits les plus mauvais ça ne coûtait pas le moins du monde à ce brave Pierriche de s'atteler à sa lourde charrette et de donner un aussi vigoureux coup de collier qu'aucun de ses bœufs ; — eh bien ! notre héros avait à peine mené ses animaux à l'étable et débarrassé ses épaules humides de son lourd capot d'étoffe du pays qu'il

répondait en grognant, en grommelant à Madelon qui lui faisait d'affectueux reproches sur le peu de soin qu'il prenait de sa santé :

« — Oui ! oui ! tu l'as dit ; j'aurais dû laisser ma charge et mes bœufs dans les cahots, hein ! Madelon ?... Apparemment tu aurais été les en retirer, toi ?... tiens, tiens, ne dis plus rien, ça te va mieux, bien mieux ?... Ouaiche ! les femmes !... Si c'est bon à quelque chose, ça n'est pas bon à grand'chose ! Un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée ».

L'hiver, quand les jours sont si courts et les tempêtes de neige parfois si redoutables au loin, Pierriche venait-il à s'attarder à bûcher dans le bois, Madelon comptait les minutes avec inquiétude ; à chaque instant elle allait interroger le chemin, prêtant l'oreille au moindre bruit qui annonçât l'arrivée du retardataire, et si l'époux la surprenait ainsi, au lieu de lui savoir gré de ce témoignage de

tendresse, il reprenait de sa voix la plus grognonne :

« — Tiens ! Madelon, je gage bien que tu me croyais perdu ?... Bientôt, pour te faire plaisir, il faudra sans doute que je laisse les arbres se bûcher et les souches s'arracher tout seuls : à moins que tu n'aies l'envie d'y aller toi-même. Ma bonne vérité, je crois que tu en ferais du propre... Ah ! les femmes ! les femmes ! ne m'en parlez pas, un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée ».

Bref, hiver comme été, printemps comme automne, Pierriche, le bon Pierriche, l'excellent Pierriche, le modèle du canton et de bien loin, chantait toujours la même gamme, rien que la même gamme, à propos de tout et à propos de rien.

Que voulez-vous, c'était passé chez lui à l'état de maladie chronique, de tic douloureux ; il ne pouvait plus vivre sans grogner, et il grognait d'autant plus que Madelon, cette

pauvre chère Madelon, ne répondait à ses rebuffades que par des larmes dévorées en silence et une patience angélique.



Il y avait déjà environ huit ans que Pierriche, devenu son propre bourreau, tirait continuellement à boulets rouges sur son bonheur conjugal, lorsqu'un beau soir ou plutôt un vilain soir qu'il était revenu plus maussade et plus bourru que de coutume, il se mit à dire et à redire, répéter et répéteras-tu son éternelle complainte :

« — Si les femmes sont bonnes à quelque chose, assurément elles ne sont pas bonnes à grand'chose... un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée ».

Cette fois Madelon n'y tint plus, on se serait lassée à moins. S'il est vrai que les airs les plus beaux finissent par fatiguer à force d'être joués, à plus forte raison une complainte

aussi insipide, aussi fatigante et d'une telle ténacité devait-elle aboutir à une révolte.

Toutefois Madelon ne mit aucun emportement dans ses reproches :

« — Pierriche, dit-elle d'une voix émue, mon bon Pierriche, il y aura demain huit ans que nous sommes mariés, et ce serait mal commencer la neuvième année que de continuer de la sorte. Est-ce cela que tu m'avais promis quand tu as juré devant le bon Dieu et devant Mr le curé, d'être toujours bon pour moi ? Est-ce cela que tu me promettais quand j'étais fille et que tu venais me voir, tous les soirs, sur la brune? Me disais-tu, dans ce temps-là, que les femmes ne sont pas bonnes à grand'chose ? Pourquoi donc m'as-tu prise alors, mon pauvre cher Pierriche ? Te rappelles-tu cette fois que tu m'avais apporté ces beaux souliers français que j'ai encore aujourd'hui ? alors tu n'étais pas un gros méchant bourru comme maintenant,

et tu me disais de ta voix la plus douce : ma chère petite Madelinette, tes pieds sont trop jolis, trop délicats, pour être enfermés le dimanche dans des souliers de bœuf, mets ceux-ci pour l'amour de ton Pierriche, ce seront tes souliers de noces ; et nous ne nous sommes mariés que trois ans et demi après ! tu le sais bien...

» Oh ! dans ce temps-là tu m'aimais bien plus qu'aujourd'hui. Et cependant ai-je gaspillé ton butin ? N'est-ce pas moi qui ai filé, taillé et cousu ton capot et tes culottes de dimanche ? As-tu jamais acheté, dans le fort, une verge d'indienne pour les enfants ? N'est-ce pas moi qui ai habillé Pierrot, et notre petit Baptiste? N'est-ce pas moi qui ai fait tous les habillements de notre pauvre chère petite Josette ? Oh Pierriche ! Pierriche ! j'avais bien raison de dire tout-à-l'heure que tu n'aimes plus Madelon ?

Et Madelon essuya ses larmes avec le coin de son tablier.

» — Ouaiche ! fit Pierriche qui commençait à s'émouvoir, car en définitive il se sentait coupable, tout cela ne veut rien dire ; un homme est un homme et une femme n'est qu'une femme... et un homme fait dix fois plus de besogne dans sa journée qu'aucune créature dans tout le pays.

— Oui-dà! reprit Madelon, eh bien! s'il est vrai qu'un homme fait dix fois plus de besogne qu'une créature, veux-tu faire mon ouvrage demain, Pierriche, et moi je ferai le tien ?

— Oh ! ah ! ah ! en voilà une bonne, exclama Pierriche, en riant de son plus gros rire, mais deviens-tu folle, Madelon ?

— Point du tout... veux-tu, Pierriche, mon bon Pierriche ?

— Comme tu voudras, Madelon.

— Eh bien ! c'est fait... à demain.

— Oui, oui, à demain Madelon, et tu verras si une créature peut faire dix fois plus de besogne qu'un homme ».

***

Le lendemain qui était le neuvième anniversaire de son mariage, Madelon prit le petit Baptiste d'une main, la faux de son mari de l'autre et partit pour le champ, précédée de Pierrot et de Josette.

Pierriche la regarda partir d'un air narquois, et tout en l'accompagnant jusqu'au perron il ne put s'empêcher de lui dire sous forme d'adieu, — tant il est vrai qu'on a beau vouloir chasser le naturel, il revient toujours au galop :

« — Oui, tu vas en faire de l'ouvrage ! ah ! les femmes ! les femmes ! Un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée ».

Sitôt qu'au détour du chemin Pierriche eut vu disparaître sa petite famille, — car si bourru, si grognon qu'il fût, Pierriche, ce bon Pierriche, se serait fait couper en quatre pour sa femme et ses enfants ; — il

rentra dans sa chaumière et demeura quelques moments indécis, en peine de ses bras vigoureux, ne sachant pas comment commencer cette besogne toute nouvelle pour son tempérament et ses habitudes.

Enfin, comme il fallait commencer par quelque chose, le bon Pierriche retroussa bravement ses manches de chemise, et se mit à ranger, le mieux qu'il pût, c'est-à-dire le plus gauchement possible, tout ce qu'il y avait à ranger ou à déranger dans son intérieur. Puis vint le tour du balai qu'il réussit à casser, car il le manœuvrait à tour de bras comme un fléau.

Sur ces entrefaites, l'enfant, le Benjamin de la famille, qui sommeillait dans son berceau, fit mine de se réveiller, et Pierriche — dans sa précipitation — jeta par la fenêtre, d'une manière si raide, le tronçon du balai qui lui était resté dans les mains, qu'il cassa la patte de son jars, ce qui ne l'empêcha pas de bercer le petit.

Tout en berçant, il lui vint à l'idée de faire du pain.

Pierriche monta dans son grenier, en descendit une poche de farine qu'il vida dans la hûche, et se mit à pétrir la pâte avec fureur.

On était alors dans la canicule, et le soleil, — un beau soleil du mois de juillet — jetait par la porte ouverte des torrents de chaleur sur la hûche et Pierriche qui tournait et retournait sa pâte en geignant et suant à grosses goutes.

Pierriche avait, dans sa cave, un petit tonneau de bière d'épinette, Pierriche avait chaud, Pierriche avait soif ; Pierriche pensa donc qu'il ne ferait pas mal d'aller se rafraîchir, et comme il mettait vite à exécution ses idées quand il lui en passait par la tête, Pierriche souleva la trappe de son plancher et se dirigea à tâtons vers le fameaux tonneau.

Comme il se désalterait largement avec cette légitime satisfaction d'un

propriétaire qui boit son propre crû, il entendit tout-à-coup, au-dessus de sa tête, un bruit formidable. Pierriche se précipita vers la trappe et d'un bond fut hors de la cave.

Horreur ! ô spectacle trois et quatre fois déchirant pour un père nourricier !... Le goret en bas âge avait renversé la hûche et dévorait la pâte à pleines gueulées.

Ivre... de fureur et ne sachant trop ce qu'il faisait, Pierriche, le bon Pierriche détacha au malheureux animal un coup de pied si vigoureusement appliqué, que le goret en bas âge pirouettant sur lui-même, s'abattit comme frappé de la foudre, ouvrit un œil mourant qu'il renferma soudain, et ne bougea plus.

Adieu les doux réveillons de Noël ! adieu les fêtes du nouvel an et des Rois ! avec son dernier soupir, le goret emportait la douce perspective du boudin et des jambons.

Pierriche entrevit tout cela dans un éclair ; et pour comble d'infortu-

ne, il s'aperçut alors qu'il tenait à la main la cheville de bois qui bouchait son tonneau.

Adieu l'ambroisie champêtre ! adieu ce doux et agréable breuvage d'épinette que ses enfants aimaient tant !

Il était donc vrai que pendant qu'il assassinait traîtreusement son goret, l'épinette coulait à grands flots dans sa cave !...

A cette effroyable pensée, le malheureux, l'infortuné Pierriche poussant des cris qui n'avaient plus rien d'humain, s'arracha une poignée de cheveux de désespoir.

Il se disposait à en arracher une autre, quand l'enfant, réveillé par ses cris, se mit fort à propos à pleurer de toutes ses forces.

A ces pleurs qui remuaient ses entrailles de père, Pierriche courut au berceau, enleva son enfant comme une plume et se mit à l'embrasser et à le faire sautiller sur ses genoux.

Puis, comme le petit Benjamin

continuait à pleurer de plus belle, Pierriche — qui d'ailleurs avait besoin de s'étourdir, — tourna le dos à sa malheureuse victime étendue sur le plancher à côté de la pâte qui commençait à lever, et entonna d'une voix à ébranler une cathédrale :

« C'est la cocote grise
Qui a pond dans l'église ;
Elle a pond un petit coco
Pour le petit Pierriche qui va faire do do,
Do diche, do do !... ».

Pierriche allait aborder d'une voix encore plus formidable le second couplet de cette chanson harmonieuse et essentiellement soporifique, lorsqu'en jetant un coup d'œil par la fenêtre de derrière qui donnait sur le potager, il aperçut sa vache dévorant à belles dents ses plus beaux choux.

Ah ! la gueuse ! ah l'écœurante ! s'écria Pierriche en déposant à la hâte et bien doucement le petit dans son berceau, je crois bien, Dieu me pardonne, que le diable s'en mêle !... et Pierriche se précipita hors de sa

maison, la bouche pleine d'interjections et d'imprécations à l'adresse de sa vache :

Ohé ! Hue ! Dia ! la vilaine !... Ourche la gourmande !...

Mais la vache se souciait bien davantage de tondre les choux que d'écouter les invectives de son maître.

Le pauvre Pierriche n'osant plus donner de coup de pied, fit comme le brigand Cacus de mythologique mémoire ; il s'enroula autour des poignets l'extrémité de la queue de l'animal, et comme il avait une force herculéenne, bon gré mal gré il traîna la vache hors de son potager et replaça tant bien que mal la clôture qui en gardait l'entrée.

Tout cela avait pris du temps ; quand Pierriche essoufflé, à moitié rendu, rentra chez lui, les volailles, les deux oies et le jars boiteux se disputaient les restes de la pâte.

Évidemment tout conspirait contre ce pauvre Pierriche et le malheureux ne savait plus à quel Saint du

paradis se vouer, ni que faire pour réparer autant que possible cette déplorable avalanche de désastres successifs.

Toujours est-il que Pierriche ne fit aucune cérémonie pour chasser, même brutalement, de son logis, les volailles, les deux oies et le jars boiteux ; et afin de prévenir leur retour, il ferma la porte avec rage.

Mais ici se présentait une autre difficulté ; la porte demeurant fermée, Pierriche perdait de vue sa vache qui paissait dans le sentier menant au bas de la butte, et rien ne lui prouvait suffisamment qu'elle ne retournerait pas rendre visite à ses choux.

Alors une idée lumineuse traversa l'esprit de Pierriche. Il prit la corde à linge longue de plusieurs brasses, adapta un nœud coulant à chaque extrémité et courut en placer un autour du cou de la vache. Puis comme il ne pouvait tenir la porte ouverte, il fit passer la corde par

une petite lucarne qui se trouvait au-dessus, la coula sur une des poutres qui soutenaient le plancher de haut et se plaça autour du corps l'autre nœud coulant.

De cette manière Pierriche devait se trouver averti des moindres changements de direction de sa bête.

Ces dispositions terminées, comme il s'en allait midi, Pierriche songea sérieusement aux préparatifs du dîner.

Mais hélas ! il était écrit sans doute que Pierriche ne pourrait pas même faire bouillir la marmite ; car à peine l'avait-il mise au feu que la vache dégringolant dans la rivière enleva Pierriche à six pieds du sol.

Le malheureux se sentant ainsi monter tout d'un coup avec la rapidité d'un décor de théâtre, n'eut que le temps de s'arc-bouter avec force à la poutre et demeura suspendu dans le vide, gigotant comme un possédé et criant avec désespoir :

A moi Madelon ! à moi Madelinette ! tandis que la vache, étranglée

par le nœud coulant qui lui serrait l'encolure, se débattait dans l'eau heureusement peu profonde et menaçait de se noyer.

Ma foi, lecteurs, je ne sais trop ce qu'il serait advenu de Pierriche et de sa vache, si, par bonheur, au moment même de cette effroyable catastrophe, Madelon et ses enfants ne se fussent plus trouvés qu'à quelques arpents de la maison.

Elle avançait à grands pas, cette chère Madelon ; elle avait le pressentiment d'un désastre quelconque, et ses pressentiments furent confirmés quand elle aperçut son jars qui boitait et sa vache à l'eau.

« — Ho ! Pierrot ! vite, mon vieux ! Jette-toi à l'eau et cours hâler la vache, cria Madelon en coupant la corde d'un coup de faux, ce qui permit à Pierriche de retomber d'aplomb sur ses pieds, et Madelon frémissante, inquiète, ouvrant au large la porte de sa demeure, tomba face à face de Pierriche encore

étourdi de sa chute et de sa suspension forcée, et restant immobile, hébété, la bouche béante devant sa femme qui le regardait avec étonnement, tandis que les enfants surpris regardaient tour à tour leurs parents et que le petit Benjamin, — comme s'il eut eu conscience de la scène solennelle qui allait se passer, — observait dans son berceau un silence profond digne des plus grands éloges.

Enfin Pierriche revenu à lui et ne pouvant plus contenir les larmes qui l'étouffaient, se jeta en pleurant dans les bras de Madelon.

» — Madelinette, ma chère Madelinette, lui cria-t-il à travers ses pleurs, je suis un brigand, un scélérat, un sans-cœur !

— Mais non, mon bon Pierriche.

— Mais oui !... beuglait Pierriche, s'accusant de plus en plus à mesure que Madelon voulait le disculper ; je te le répète, je suis un sans-cœur ; je t'ai ruinée, ma pauvre Madelon... J'ai tué le goret d'un coup de pied,

nous n'avons plus de bière d'épinette.

— Tout cela n'est rien, mon cher Pierriche !

— Bien oui, tu le vois, je suis un bon à rien, j'ai gaspillé notre farine, et j'ai cassé la patte du jars... Tu ne me pardonneras jamais tout cela.

— Eh ! bon Dieu, oui ! mon cher Pierriche, mon bon Pierriche, je te pardonne tout cela et je t'aime toujours autant que le premier jour de nos noces. Je t'assure que ce jour est le plus beau jour de ma vie !...

— Ah ! Madelinette ! ma chère Madelinette, jamais je ne me pardonnerai de t'avoir fait souffrir comme je t'ai fait souffrir. J'avais bien raison de le dire, tu es la perle des femmes... et maintenant je répéterai dans tout le canton, et partout ailleurs, que si les hommes sont bons à quelque chose, ils ne sont pas bons à grand'chose... et qu'une femme, —une comme toi surtout, ma bonne Madelon, — fait dix fois plus de besogne qu'aucun homme dans tout le pays ».

En disant ces derniers mots, Pierriche appliqua sur les joues de sa femme deux baisers retentissants, le petit Baptiste alla embrasser Benjamin, et Jacquot embrassa Josette.

Ai-je besoin de le dire, chers lecteurs, dès ce jour Pierriche fut radicalement guéri de son humeur grognonne qui le rendait naturellement tracassier et querelleur, et d'un gros bourru qu'il était auparavant, il devint, grâce à sa chère Madelon, aussi doux, aussi tranquille, aussi pacifique que le plus doux des agneaux.

Il ne me reste plus qu'à tirer une conclusion morale de ce petit conte que vous avez eu la patience de lire. Cette conclusion morale, je l'emprunterai à la philosophie en répétant avec Lafontaine qui lui aussi était un profond philosophe, ce petit vers rempli de sagesse que je recommanderai tout particulièrement aux Dames, et qui pourra en même temps servir de titre à mon histoire :

PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE.



FORTUNÉ BELLEHUMEUR.

Il est bon quelquefois d'être sourd.

Nous sommes en 1777 — l'année même de l'établissement de l'imprimerie française à Montréal, — c'est-à-dire quatorze ans depuis la conquête de ce pays par les Anglais — et à la veille de la pleine lune de Décembre, en tirant vers Noël.

Voilà pour la date aussi exacte, aussi précise qu'a pu se la rappeler le héros même de ce récit, un aimable et vigoureux vieillard de quatre-vingts ans, qui n'avait jamais fait de philosophie, mais dont la mémoire et la science historique se passaient très bien des registres de la Chine et de beaucoup d'autres.

Voici maintenant pour la température ; car il est tout-à-fait impor-

tant de ne rien omettre, même dans un conte.

Nous déclarons donc solennellement que la soirée où s'ouvre cette histoire, il fait un temps affreux, abominable, une horreur de temps; il fait, en un mot, une de ces effroyables tempêtes de neige qui donneraient à croire que la fin du monde est proche.

Avec votre permission, lecteur, nous allons, à l'instant, vous crayonner en quelques lignes, le portrait — d'après nature — de l'acteur principal des scènes comiques, drôlatiques et très véridiques qui vont suivre.

Il s'appelait Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans Chagrin.

D'une stature imposante, et carré à proportion, M. Fortuné Bellehumeur aurait figuré avec avantage au premier rang d'une de nos compagnies de milice. C'est assez dire qu'il était bel homme. Malheureusement l'ensemble de sa physiono-

mie était quelque peu gâté par un nez pyramidal, gigantesque, impossible, couvrant une partie de son visage d'une ombre éternelle. Mais hâtons-nous de dire que ce léger défaut était racheté par un front large et élevé sur lequel croissait une forêt de cheveux longs et bien plantés, toujours soigneusement entretenus, et que M. Fortuné Bellehumeur les ramenait gracieusement au milieu du dos pour en former, suivant la mode d'alors, une queue invariablement ornée d'un ruban rose, avec une coquetterie toute féminine.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un seul mot des yeux de M. Fortuné, — ces deux miroirs de l'âme, suivant la psychologie.

M. Fortuné Bellehumeur avait les plus beaux yeux du monde, très vifs, pétillants d'esprit et de malice. Le fait est qu'il aurait pu en revendre au procureur le plus madré, le plus subtil et retors de son temps ; ce qui, soit dit entre paranthèse, lui

servait infiniment dans son commerce assez étendu de fourrures.

Ajouterais-je, chers lecteurs, que M. Bellehumeur était toujours mis avec une certaine recherche, quoiqu'il frisât la quarantaine ?

Mettons-lui, pour ce soir, un de ces habits à larges basques, avec des poches comme des gouffres, tels qu'en portent les marquis et les docteurs de comédie, une veste très longue, des culottes courtes en velours noir, une belle et bonne paire de grandes bottes, chaussure si propice pour un pareil temps, et vous pourrez vous faire une idée assez exacte de ce qu'était, en l'an de grâce 1777, à la veille de la pleine lune de Décembre, M. Fortuné Bellehumeur.

Si ma mémoire n'est pas trop infidèle, je crois me rappeler qu'Horace a dit quelque part :

.....Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi atque mentiendi æqua potestas.

Ce qui, traduit en langue vulgaire, signifierait que les conteurs ont le

droit d'aller aussi vite que le télégraphe.

Nous allons donc nous transporter, d'un trait de plume, à quinze ou vingt milles d'ici, entre St Sulpice et Repentigny, au beau milieu du chemin du roi George III, le même qui fut forcé de reconnaître l'indépendance des États-Unis six ans plus tard, — c'est-à-dire en 1783, — et nous retrouverons, à quatre heures et quarante-sept minutes du soir, M. Bellehumeur dit Sans Chagrin en très mauvaise humeur, et pestant contre la neige, contre le vent, contre les chemins, contre sa jument et enfin contre lui-même.

***

Par St George ! grommelait entre ses dents M. Fortuné Bellehumeur, tout en ramenant par-dessus son nez interminable l'épaisse fourrure de son capot et en se renfonçant dans ses robes de buffle, qu'avais-je besoin de quitter si tôt la *Claire Fon-*

taine, à Lavaltrie, où j'aurais vécu comme un coq en pâte jusqu'après cette tourmente ?... Bon ! voilà encore un tourbillon de neige qui me bouche l'œil droit, et me ferme l'œil gauche... Pour peu que cela continue, je vais devenir aussi aveugle que le chantre de l'Iliade ou l'infortuné Bélisaire... Allons, voilà que je commence à rouvrir les yeux et cependant je n'y vois goutte !... Et dire qu'à l'heure qu'il est, au lieu de me faire cahoter et rompre les os, il n'aurait tenu qu'à moi de demeurer mollement étendu sur un sopha... Ah ça ! mais il y a donc des appartements à louer dans le chemin du bon roi George III !... Quelle route et quel temps !... Pour un rien je me laisserais dégringoler au bas de la côte, et j'y attendrais patiemment le retour du soleil et d'un zéphir moins impétueux, tapi dans la neige comme un ours blanc...

Tandis que M. Fortuné se livrait à ce monologue, il lui sembla aper-

cevoir tout-à-coup, au détour de la route, une brillante illumination, apparaissant au sein de la nuit, à quelques arpents devant lui. C'était l'auberge du *Lion d'or*, située à mi-chemin entre St Sulpice et Repentigny, et dont les touristes peuvent encore, à l'heure qu'il est, voir les ruines imposantes sur l'ancien chemin du roi.

Allons, la Grise ! fit-il en allongeant un vigoureux coup de fouet à sa jument, allons... encore un bon coup de collier, et dans cinq minutes je te promets de l'avoine à pleine mangeoire et du repos jusqu'à demain.

Quelques moments après, M. Fortuné Bellehumeur arrêtait sa cariole devant l'Hôtel du *Lion d'or*, tenu par M. Sagamité, et son oreille n'était pas médiocrement flattée d'entendre s'échapper de l'intérieur, malgré le sifflement de la tempête, les sons joyeux du violon se mariant au bruit du tambourin.

Ah ! ah !... il paraît qu'il y a noces

et festins céans, nous voilà bien arrivé, pensa M. Bellehumeur en se hâtant de mettre son cheval dans l'écurie ; entrons, et vive la joie !...



Mais comme la plupart des joies d'ici-bas, hélas ! cette joie que M. Fortuné se promettait d'avance menaçait d'être courte, s'il faut en juger d'après les premières paroles qu'il échangea avec l'hôtelier :

« — Monsieur,... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, se mit à dire M. Sagamité avec le ton d'un homme convaincu de son importance, mais je suis désolé du contre-temps. Nous marions aujourd'hui M. Romulus Plumitif, le fils unique de M. César Auguste Plumitif, qui est proche parent du frère à l'oncle de M. notre curé, avec Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité Beaubec, et je vous garantis qu'il est impossible que vous vous arrêtiez ici. Ce sont des gens qui font bien les choses ; ils

ont retenu toute la maison. Vous voyez bien, monsieur, qu'il m'est impossible de vous recevoir. Ma bonne vérité, je ne crois pas qu'il me reste assez de place pour *cabaner* un chat de deux mois...

— C'est très bien, maître Sagamité, fit M. Fortuné Bellehumeur, en coupant court à l'éloquence de l'hôtelier, vous êtes trop bon, mille fois trop bon, M. Sagamité ;... vous êtes une vraie providence pour les voyageurs... Mais où donc est la salle à manger ?... Je ne suis pas un personnage difficile comme il y en a tant qui ne trouvent jamais rien de bon... Je m'accommode fort bien d'une nourriture saine et abondante, et je me sens très disposé à rendre hommage à l'excellence de votre talent culinaire... Mais où donc est la salle à manger ?...

— Eh quoi ? pensait M. Sagamité, dont la figure passait, en ce moment, par toutes les gradations d'un simple étonnement à un hébétement

profond ; eh quoi ? est-ce que ce grand diable d'homme est sourd ?...

— Où est la salle à manger ?... répétait M. Bellehumeur d'une voix de tonnerre. Où est-elle cette salle à manger ?... Et saisissant en même temps M. Sagamité d'un bras d'Hercule et le faisant pirouetter deux fois sur lui-même, M. Bellehumeur se précipita dans la cuisine, se promettant bien de soutenir son rôle de sourd jusqu'au bout.

Puis, M. Fortuné Bellehumeur se redressant de toute sa hauteur dans une attitude qui ne manquait pas de majesté, étendit les deux mains au-dessus de la tête de l'hôtelier, comme pour le bénir, et lui débita le discours suivant d'un ton cadencé et solennel, mais si rapide que M. Sagamité ne put placer un seul mot :

» — Je vois avec plaisir, M. Sagamité, que votre cuisine est parfaitement tenue. Je dirai plus... par la variété des mets que vous faites cuire, il m'est évident, clair et patent,

manifeste et visible, c'est-à-dire hors de tout doute possible présent et à venir, que vous avez à cœur de plaire à tous les goûts. En effet, *de gustibus non est disputandum ;... tot capita tot sensus*... ce qui signifie clairement que chacun n'a pas le même appétit, ou bien que tout le monde n'aime pas le veau.

» Je remercie aussi le saint patron des voyageurs de m'avoir conduit, ce soir, sous votre toit hospitalier où vous tenez toujours, — avec une prévoyance au-dessus de tout éloge, — des chambres en réserve pour les voyageurs attardés, ce qui peut arriver à tout le monde, et de cette manière vous réduisez à néant, vous pulvérisez, vous annihilez ce déplorable proverbe que tous les gens qui voyagent ont en horreur : « *tarde venientibus ossa* ».

— Monsieur! il ne s'agit pas de tout cela, cria M. Sagamité d'une voix perçante; je vous dis et je vous répète qu'il n'y a pas de place ici pour vous.

— Ne vous dérangez pas, M. Sagamité, ne vous dérangez pas de vos occupations ; je saurai bien trouver moi-même la salle à manger...

Et M. Fortuné Bellehumeur se dirigeait vers la salle de danse, quand maître Sagamité laissant précipitamment dindes et broches, courut se suspendre à la queue et aux basques de l'orateur, lui criant à travers les oreilles, de toute la force de ses poumons :

» — On n'entre pas ici !... Ma maison a été retenue en entier pour la noce à M. Romulus Plumitif et Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité-Beaubec... et pour leurs parents et amis... et pour les amis de leurs amis.

— *Vade retro Satanas !* riposta M. Bellehumeur ; et d'un revers de main, il envoya l'infortuné Sagamité rouler dans sa cheminée en décrivant de nouveau plusieurs pirouettes. Puis, le front haut, la démarche assurée, — ainsi qu'un chevalier sans

peur et sans reproche — M. Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur, dit Sans Chagrin, pénétra dans la salle occupée par les gens de la noce, et sans s'occuper le moins du monde des danseurs qui achevaient un cotillon, alla se planter près de la cheminée ou brûlait un excellent feu, devant lequel il se plaça imperturbablement, — le dos à la braise, — et se mit à considérer l'assemblée du regard le plus paternel et le plus courtoisement bienveillant ».

***

Le violon venait de donner son dernier coup d'archet, lorsque M. Sagamité, le visage outrageusement barbouillé de sauce et de suie, fit irruption dans la salle, et d'une voix étranglée par la colère et l'indignation, se mit à beugler en apostrophant chacun des invités par ses noms et prénoms, à la façon des héros d'Homère :

« — M. Romulus Plumitif !

M. César Auguste Plumitif !
M. Beaubec !
Mame Beaubec !
Mamselle Prudence Perpétue !
M. Baltasar Matou !
Mame Matou !
M. Nicodème Quénoche !
Mame Quénoche !
Mamselle Turlurette !
M. Colas Bisencoin !
Mame Bisencoin !
Mamselle Torticolli !
Mame Titiche !
M. François Piquebois !
Mame Piquebois !
Mamselle Boursaille !
M. Athanase de la Barbotière !
Mame de la Barbotière !
Mamselle de la Barbotière !

— Je vous prends à témoin que ce grand homme qui se chauffe contre la grille est entré ici malgré moi... et que je lui ai déclaré que vous étiez une société privée,... et qu'il n'a voulu entendre ni hue ! ni dia !... vu

qu'il est affreusement sourd... Essayez vous-même de lui parler, vous aurez peut-être plus de chance que moi » !...

Une immense stupéfaction accueillit ce discours, pendant lequel chacun s'était assis, mais bientôt un silence profond, solennel, se répandit dans toute l'assemblée.

Tous les yeux s'étaient fixés sur M. Fortuné Bellehumeur, qui, le dos tourné au feu, les jambes et les basques écartées, avait un faux air du colosse de Rhodes, et continuait à promener, du haut de sa grande taille, sur tout l'auditoire étonné, un regard paternel empreint d'une bienveillance sans bornes et d'une exquise courtoisie.

....

Il y avait déjà trois minutes et quarante cinq secondes que durait ce silence profond pendant lequel on aurait pu entendre le vol d'une mouche, quand M. César Auguste Plumitif père, s'armant de tout son cou-

rage, se décida à se lever, et marchant douze pas en cadence du côté du feu, vint s'arrêter, à une distance respectueuse, en face de M. Fortuné ; puis, se levant sur ses pointes, lui tint à peu près ce langage, d'une voix légèrement émue qu'il cherchait à rendre aussi forte que possible, en se faisant un porte-voix avec les deux mains, comme s'il se fût agi de héler un navire voguant à grande distance :

« — Monsieur est assurément un étranger, certainement ?...

Mais M. Fortuné Bellehumeur ne répondit pas plus qu'une souche.

» — Je gagerais, en vérité, que monsieur est un étranger ?... continua M. César Auguste, avec plus d'assurance, en haussant le volume de sa voix.

Nouveau silence.

Cette fois, M. César Auguste se mit à crier de toutes ses forces :

» — Je gagerais bien un louis que monsieur n'est pas du pays ?...

M. Fortuné feignant enfin de s'apercevoir qu'on lui parlait, répondit tout à coup d'une voix à casser les vitres :

» — Mon défunt père Machabée-Timothée-Barnabé Bellehumeur dit Sans Chagrin, commerçait dans les peaux, et depuis vingt ans je fais comme lui, pour vous servir.

— Monsieur Bellehumeur est sourd comme un pot, exclama la galerie.

— Ah ! queu nez !...

— Ah ! quel nez !...

— Quel grand nez ?...

— Queu long nez !...

— Romulus ! chante-nous donc la chanson...

— Quelle chanson ?

— Mais tu sais bien... la chanson que tu chantais le printemps dernier, sur mon épinette, et qui nous a tant fait rire :

« Ah ! quel nez ! ah ! quel nez...
» Vraiment, j'en suis démonté !... »

Lecteurs, si vous n'êtes pas condamnés à entendre cette effroyable

chanson, rendez-en grâces à ce pauvre M. Sagamité qui avait profité de cet intermède comique pour se débarbouiller, donner un dernier coup d'œil à la table et finalement venir annoncer que le souper était servi.

***

C'est ce qu'attendait avec une vive impatience M. Fortuné Bellehumeur. Sans demander la permission à personne, il alla présenter son bras à Mlle Torticolli, d'une façon fort civile ; mais avant qu'elle fût revenue de sa surprise, il l'avait transportée au bout du poing, comme une plume, dans la salle du festin. L'assistance n'avait pas encore pris place que déjà M. Bellehumeur s'était emparé de la soupière et offrait la soupe aux convives d'une manière vive et dégagée, opération fort délicate qu'il termina en ayant soin de ne pas s'oublier.

M. Fortuné Bellehumeur mangea donc comme quatre et but à l'ave-

nant, ce qui ne l'empêcha pas de commettre des coq-à-l'âne et des quiproquo invraisemblables pour le plus grand plaisir de l'aimable société. Celle-ci pourtant ne pouvait pas lui pardonner tout à fait une intrusion aussi inqualifiable.

***

Cependant l'archet et le tambourin avaient attaqué de nouveau leurs notes les plus vives et les plus dansantes.

M. Fortuné Bellehumeur était trop galant pour ne pas prier Mlle Torticolli de lui faire l'honneur d'un menuet.

M. Fortuné Bellehumeur dansa donc avec Mlle Torticolli, et profita habilement du tohu-bohu et de la confusion de la danse suivante pour disparaître complètement à tous les regards.

***

Or donc, chers lecteurs, pendant

que la noce dansait, piétinait, trépignait et se trémoussait dans le grand salon du *Lion d'or*, M. Fortuné Bellehumeur avait tranquillement enfilé l'escalier ; et la première chose qui frappa sa vue, en arrivant sur le palier du premier étage, fut une chambre à coucher assez spacieuse et d'apparence très confortable, dans laquelle pétillait un bon petit feu de grille.

M. Bellehumeur y entra, et après avoir poussé le verrou, s'y installa comme s'il n'en avait jamais eu d'autre de sa vie.

« — Ah ! brigand de Sagamité ! tu me disais effrontément que tu n'avais pas de coin pour loger un chat de deux mois,... et tu possèdes des appartements comme celui-ci !... Un lit princier !... Des chaises et des fauteuils rembourrés ! Un tapis qui donnerait envie à se coucher dessus, n'était le duvet de ce matelas !... Scélérat, va !... Voyons, tirons ce fauteuil et causons un peu avec nous-

même, c'est encore le plus sûr moyen d'avoir toujours raison et de ne point se contredire ».

Sur ce, M. Fortuné Bellehumeur poussa en face du feu un vaste fauteuil de cuir, s'y laissa choir de tout son long, et les pieds solidement appuyés sur les chénets, déboutonna sa veste et se mit à rêver et à débiter tout ce qui lui passa par la tête, à propos des heureux époux qu'il venait de contempler.

I. Le mariage est une loterie, et il n'est pas donné à tout le monde de tirer un bon numéro.

....

XXXVII. Les rebecs et autres instruments de gente et moult agréable musique qui servent aux esbats joyeux et fôlastreries du premier jour de certaines nopces, cachent desboires et cuisants desplaisirs plus amers et aspres au goust que fiel de chouette et de masle de grenouille, seschés au soleil dans la canicule.

....

LXV. La femme est l'œuvre la plus admirable, la plus étonnante de la création, quand elle n'a pas de défauts.

....

***

M. Fortuné Bellehumeur en était peut-être à son centième paradoxe, lorsqu'un bruit de pas général dans l'escalier l'avertit que la noce allait se coucher.

Bientôt, en effet, elle se trouva réunie toute entière sur le palier, et M. Fortuné eut la bonne fortune d'entendre ce qui suit :

« — Bonsoir, madame Romulus Plumitif...

— Bonne nuit, M. Romulus Plumitif...

— Bonsoir... bonsoir, madame Matou...

— Par ici... M. Matou, par ici... du même bord que madame Piquebois et Mlle Boursaille.

— Allons bonne nuit, ma chère petite dame...

— Bonsoir. M. Romulus !...

— A demain, madame Bisencoin!...

— Au revoir, M. Bisencoin...

— Bonsoir, Mlle Torticoli... ne faites pas de mauvais rêves...

— Bonsoir, M. de la Barbotière... Bonne nuit madame et Mlle de la Barbotière.

— Madame Titiche, suivez madame de la Barbotière... »

Enfin, il ne resta plus sur le palier que M. Plumitif père avec son épouse et M. Sagamité. Bientôt, M. Fortuné Bellehumeur entendit, avec une joie féroce, que l'on tâtonnait et qu'on grattait à sa porte... puis une clef joua dans la serrure et essaya, mais en vain, de l'ouvrir, pendant quelques instants.

« — Dépêchez-vous donc, M. Plumitif, disait madame Plumitif, ouvrez donc... vous me faites geler...

Mais M. Plumitif avait beau s'efforcer d'ouvrir la porte, la porte ne s'ouvrait pas...

M. Plumitif père allait donner la

clef à son épouse, quand une voix forte et menaçante, partant du fond même de la chambre, prononça ces mots :

« — Par tous les cents diables d'enfer ! y aurait-il des Bostonnais dans l'établissement ?

— Tiens ! mais c'est bien l'homme au grand nez qui est dans notre chambre, exclama madame Plumitif la mère, vous n'avez qu'à voir !... C'est bien drôle tout de même... Il parle des Bostonnais... Pour qui nous prend-il ?

— Soyez tranquille, madame Plumitif, dit M. Sagamité, vous allez voir que je le ferai bien sortir.

Et M. Sagamité se mit à crier, par le trou de la serrure, de toute la force de ses poumons :

» — M. Bellehumeur !... M. Bellehumeur !... dormez-vous ?... réveillez-vous !... Vous savez bien que vous n'avez pas de chambre !

Pendant tout ce temps, M. Bellehumeur se déshabillait le plus tranquillement du monde.

» — M. Bellehumeur !... M. Bellehumeur... C'est moi !... Je suis M. Sagamité... Pan ! pan ! Pif !... paf !...

Et M. Sagamité, en désespoir de cause, s'était mis à attaquer la porte à grands coups de talon de botte.

» — Mon Dieu ! M. Sagamité... vous allez réveiller tout le monde, disait madame Plumitif. Vous savez qu'il est sourd comme trente-six pots, ce terrible homme-là... Tenez, voilà déjà quelqu'un qui vient... C'est Mme Titiche avec Mlle Turlurette... Ah ! sainte croix bénite ! voilà qu'il arme ses pistolets !... L'entendez-vous, M. Plumitif ?... Il parle encore des Bostonnais... Pour le sûr, il va nous arriver malheur... Venez-vous-en, M. Plumitif !... Je me meurs de peur... »

En ce moment, chers lecteurs, M. Fortuné Bellehumeur s'est tout à fait mis au lit, et aussitôt qu'il entend s'éloigner les époux Plumitif flanqués de maître Sagamité, il leur envoie, comme fiche de consolation, ces aimables paroles :

« — Bonsoir, mes très chers amis... Bonne nuit, monsieur et madame Plumitif... Bonsoir, M. Sagamité... Quel dommage que l'heure soit si avancée, sans cela je vous aurais priés d'achever la chanson, sans épinette, dont je n'ai encore entendu que le refrain :

Ah ! quel nez !...ah ! quel nez ?
Vraiment j'en suis démonté... »

Et sur ce, lecteurs, M. Fortuné Bellehumeur enfonça son bonnet de nuit sur ses yeux, se rabattit la couverture jusqu'au-dessus de la bouche, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil.

***

Le lendemain, dès le point du jour, M. Sans-Chagrin *attelé* et prêt à partir, hélait, de la rue, l'hôtelier, d'une voix à réveiller les morts.

« — On y va, monsieur... On y est.. Nous voici !... Et M. Sagamité apparut, sur son perron, la carte à la main.

— Combien vous dois-je ?

— Sept livres dix sols.

— Très bien, fit M. Bellehumeur glissant un écu de trois livres dans la main de l'hôtelier.

— C'est encore quatre livres dix, mon cher monsieur.

— C'est bon... C'est bien, très-bien, M. Sagamité, je ne marchande jamais dans une maison où j'ai été bien servi, et j'ai pour règle invariable de ne pas accepter de change... Vous le donnerez au garçon ».

En disant ces derniers mots, M. Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans-Chagrin fouetta son cheval et partit comme un boulet de canon, riant dans ses barbes de la figure du pauvre Sagamité, et très content de toute sa personne, voire même de son nez ; car s'il est vrai, comme a dit le bonhomme LaFontaine :

« Que c'est double plaisir de tromper un trompeur»,

Il doit être, je crois, au moins tout aussi doux,
De se moquer des gens qui se moquent de nous.



LES TROIS FRÈRES.

L'apparence est souvent trompeuse.

***

Le meilleur écusson possible est celui porté hautement, sans en rougir, par un peuple comme le nôtre : sur champ de sable deux épis de blé en sautoir, une charrue et une faulx pour support.

FAUCHER DE ST. MAURICE.

Il y avait à Paris, en l'an de grâce 1840, trois frères que nous nommerons respectivement et par rang d'âge : Jules, Alfred et Théodore Martin.

Au début de cette histoire, le cadet venait d'atteindre sa vingt-et-unième année, et l'aîné pouvait avoir vingt-cinq ans au plus. Ces deux chiffres nous dispenseront de préciser l'âge d'Alfred.

La mort de leur père survenue six mois auparavant les avait laissés à

la tête d'un modeste héritage. Après la vente de la maison paternelle qui constituait la majeure partie du patrimoine, les trois frères habitués, depuis leur naissance, à vivre sous le même toit s'étaient dispersés, comme c'est assez l'ordinaire, et chacun se mit à suivre sa propre carrière, c'est-à-dire une carrière différente.

L'aîné qui avait toujours eu un goût prononcé pour les hautes spéculations, risqua, dans une seule affaire, sa petite fortune et se ruina de fond en comble. Mais, en homme de cœur qu'il était, loin de se décourager et de maudire la Fortune qui se moque de nous en définitive, quelle que soit la mine que nous lui fassions — il voulut tout reconquérir, après avoir tout perdu. Seulement pour ne devoir rien à autrui et n'être à charge à personne, un beau matin Jules partit bravement pour les Indes, où nous le laisserons, quitte à l'en faire revenir plus tard, pour les besoins de notre récit.

Alfred, d'un tempérament moins aventurier mais plein d'ambition, entra, par une faveur toute spéciale, dans une maison de banque. Théodore lui, — de goûts plus modestes et plus humbles, — parvint à la place de commis dans un magasin de « *Marchandises Sèches* ».

Nous voilà donc, chers lecteurs, à peu près renseignés sur le compte de nos trois personnages principaux ; quoiqu'il arrive maintenant, nous sommes certains de demeurer toujours en bonne et aimable compagnie. Et sur ce, continuons notre histoire et tâchons de la mener à bonne fin.



Les deux frères demeurés au pays s'étaient mariés. Alfred arrivé assez vite à une belle position, — malgré de sérieuses difficultés qu'il avait heureusement surmontées, grâce à l'aide généreuse de son frère Théodore — avait fait, aux yeux du monde, un brillant mariage en épousant

la fille unique de son riche patron.

La seule ombre qu'il y eût à ce tableau, c'est que Madame, élevée par des parents faibles qui l'avaient habituée de bonne heure à faire toutes ses volontés, et instruite dans un pensionnat à la mode, avait reçu, des deux côtés, une éducation tout-à-fait frivole et mondaine, fort peu peu en rapport avec les connaissances requises chez une maîtresse de maison, et surtout chez une mère de famille.

Aussi n'avait-elle considéré le mariage que comme l'affranchissement d'une tutelle toujours gênante, si légère qu'elle soit, et une fois maîtresse d'elle-même, s'était-elle abandonnée, — de cœur joie — au courant de cette vie oisive et agitée, toujours affairée et cependant si vide et si nulle de bien des femmes du grand monde.

Madame pouvait passer des heures entières à s'habiller, se déshabiller et se r'habiller —à roucouler quelque fa-

de romance sur son piano, ou à parcourir, — rêveuse et distraite — un roman quelconque. A certaines époques de l'année, toujours très rapprochées, Madame pouvait mettre vingt fois par jour sur les dents son très humble serviteur de mari rien qu'à se faire accompagner en mille endroits : — tantôt à la promenade, soit à cheval, soit dans une voiture élégante qu'elle menait elle-même, tantôt pour rendre des visites ou courir les magasins, tantôt pour aller au concert, au théâtre ou au bal. Bref, en moins de douze heures, Madame pouvait se montrer un peu partout, hormis à l'église où cependant elle daignait bien aller le dimanche, à l'heure de la grand'messe, moins par dévotion que pour étaler une toilette nouvelle.

Quoiqu'il aimât beaucoup sa femme, et qu'on dise l'amour aveugle, Alfred n'avait pas été sans s'apercevoir d'une terrible lacune dans l'esprit et le cœur de sa compagne.

Mais comment essayer de refaire son éducation ?... D'ailleurs hautaine et impérieuse comme elle était, de quel air recevrait-elle les remontrances même les plus humbles ? Et puis, somme toute, ne lui devait-il pas, en grande partie, sa position, la considération qui y était attachée et sa haute fortune ?...

Or donc, Alfred qui voulait la paix à tout prix, s'était habitué, petit à petit, à en passer par tout ce que disait ou faisait sa femme. Les enfants avaient été mis successivement en nourrice, puis dans quelqu'une des maisons d'éducation les plus en renom, tandis que pour satisfaire les fantaisies, les caprices et le luxe de Madame, le pauvre cher mari dépensait chaque année rondement et sans compter, le fonds avec le revenu.

Il est vrai de dire que tout en prodiguant les toilettes, les dîners, les bals et les soirées, Madame ne cessait de vanter les grands marchés

qu'elle avait faits... le bon ordre de son administration, et l'admirable talent qu'il fallait déployer pour paraître dépenser le double et le triple de son revenu.

Sans doute, se disait Alfred à part lui, tout en courbant la tête, sans doute la maison a bonne mine, une apparence superbe... Nos soirées sont bien suivies, et ma femme fait largement les choses ; mais tout cela coûte cher, très cher, et malgré le bon ordre de son administration et les grands marchés qu'elle prétend faire, nos économies demeurent à l'état de zéro, et la situation est tendue... Mais enfin quand on s'appelle Mr Alfred Martin de la Martinière, par autorisation ministérielle, il faut savoir soutenir l'éclat de son titre et de son rang dans la société.

***

De ce train de vie superbe et fastueux que nous venons d'esquisser à grands traits, il y avait loin, bien

loin à l'humble et heureuse existence du frère cadet.

Parvenu, à force de travail, de zèle et de patience à la position modeste mais honorable de teneur de livre dans le magasin où il était entré, quelques années auparavant, comme commis surnuméraire, — Théodore, qui s'était contenté du nom de son père, rassuré sur l'avenir et cédant lui aussi au besoin inné dans l'homme de se créer un foyer domestique, s'était marié à son tour et était devenu papa et un heureux papa.

Par un bonheur qui n'écheoit pas à tout le monde, il avait épousé une jeune fille, sans fortune il est vrai — mais qui était la piété et l'industrie même — qualités infiniment plus rares qu'on ne pense, de nos jours, — qui ne vont pas toujours de pair, et qui valent, — à mon avis ou je me trompe fort — beaucoup mieux dans le ménage qu'une très grosse dot unie à de malheureuses dispositions pour la gaspiller, car il n'y a point

de fortune, si colossale qu'elle soit, qui ne puisse à la longue, s'amoindrir, s'écorner et finalement fondre tout à coup au moyen du luxe et du gaspillage ; tandis que le moindre petit magot soigné avec une économie bien entendue, — sous la direction d'une femme sage et industrieuse, — finit toujours par grossir quelque peu à la façon des avalanches, et quelquefois par donner des rentes à ceux-là même qui au début de leur carrière étaient loin d'en avoir ou d'en attendre, et n'y songeaient certes pas plus qu'à voir tomber sur leur tête quelqu'une de ces aërolythes dont Mr l'abbé Moyen nous parle si bien et si savamment. Ainsi donc, chers lecteurs, quoique Théodore soit loin de rouler gros train, il est heureux, parfaitement heureux dans son ménage, où règnent l'ordre, l'économie et l'amour du travail. Il a des enfants qui lui font honneur, car ces chers petits n'ont pas été confiés à des soins mercenaires, et

leur bonne mère n'a pas cru qu'il lui suffisait d'être mère par le sang, elle a voulu aussi l'être par l'esprit et le cœur en façonnant de bonne heure leurs jeunes intelligences à l'amour du bien et de la vertu. C'est elle qui — tout en vaquant aux soins du ménage, — leur sert de maîtresse et de répétiteur complaisant au retour de l'école, et dans l'accomplissement de cette douce corvée, elle éprouve des jouissances autrement pures, autrement profondes, que ces pauvres mères oublieuses de leurs devoirs et de leurs familles — dont le pied furtif n'aime point leur propre foyer, et qui se préparent de longue main — dans le tourbillon et l'enivrement des bals et des soirées — une abondante moisson de remords et de stériles regrets.

Théodore, de son côté, malgré son petit revenu, fait partie de toutes les bonnes œuvres dont il est l'un des membres les plus actifs et les plus utiles. Il a trouvé le secret de venir

en aide à tous ceux qui sont dans la peine, et dans plus d'une mansarde son nom et celui de sa femme ne sont prononcés qu'avec respect et bénédiction. C'est un cœur d'or, en un mot, que ce bon Théodore qui sait compâtir au malheur et à la souffrance d'autrui, parce que lui-même a eu à souffrir et à lutter contre la mauvaise fortune, tandis que son frère Alfred à qui tout a réussi comme à souhait, qui occupe un hôtel magnifique, qui a des équipages et des laquais — n'est devenu qu'un égoïste fieffé. Mais ainsi va le monde. La plupart des gens qui arrivent à une position inespérée, finissent par ne plus se reconnaître et perdent la tête. La Fortune vient à peine de les avoir comblés de ses faveurs, qu'on les voit tout-à-coup changer d'airs, d'humeur et de ton. On dirait même qu'elle leur a fait perdre la mémoire du passé ; car on observe très souvent que l'homme heureux oublie aujourd'hui celui qui

l'assista hier, et pousse parfois l'ingratitude jusqu'à feindre d'ignorer le nom même de celui qui l'aida au commencement de sa carrière.

Il devait en être ainsi pour les deux frères. Très unis au commencement, parce que le plus pauvre avait rendu service au plus riche, ils en étaient venus à ne plus se voir qu'à de rares intervalles. La grande dame d'ailleurs, ou plutôt la dame riche n'avait jamais voulu se montrer aimable avec sa belle-sœur, et les cousins riches se modelant sur leurs parents, ne saluaient que très froidement leurs cousins pauvres, et prenaient même à leur égard de petits airs d'une supériorité insultante parfaitement ridicules.



Vingt ans se sont écoulés et les choses en étaient à ce point, lorsque les deux familles reçurent, le même jour, une lettre de l'oncle Jules dont on n'avait plus entendu parler et

que depuis très longtemps on croyait mort et enterré.

***

Par cette lettre, assez laconique, l'oncle Jules annonçait, sans autres détails, que dans sept ou huit semaines, il serait de retour à Paris, et se félicitait du bonheur de revoir ses frères bien-aimés. Il les priait, en outre, de lui envoyer une réponse à Marseilles, bureau restant, afin qu'il pût, lors de son arrivée, savoir où les retrouver, après une aussi longue absence.

***

A cette lettre qui semblait plutôt venir d'outre-tombe que d'outre-mer, Alfred répondit avec des compliments dictés par le sentiment des convenances ; Théodore au contraire tout entier à la joie de presser dans ses bras ce cher absent dont il portait le deuil depuis de longues années, mit dans sa réponse tout ce que peut inspirer l'affection fraternelle la plus

vive, et toute l'effusion possible d'un bon cœur.



Il avait bien raison, chers lecteurs, le poète qui a dit :

> L'argent, chez les mortels est le souverain bien,
> C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose ;
> Avec un peu d'argent un homme est quelque chose,
> Un homme sans argent est un peu moins que rien.

L'or en effet, a une singulière puissance ici-bas. Il éblouit, il fascine. Un richard fut-il trois fois sot, et mal bâti par dessus le marché, on lui trouvera beaucoup d'esprit, et la plus agréable tournure du monde.

Un homme sans argent, au contraire, aurait beau avoir de l'esprit, du génie même, on ne daignera pas s'en apercevoir, et on le considérera volontiers comme le bipède le plus affreux, le plus monstrueux que la nature ait pu produire dans un moment de mauvaise humeur. Tout le monde le fuit, même ses proches, comme un pestiféré, car chacun craint qu'il veut emprunter de l'ar-

gent, et je crois même que sans la sensibilité si connue des tailleurs, il serait réduit le plus souvent à s'habiller des feuilles du figuier, à l'instar de nos premiers parents.

Mais nous voilà loin de l'oncle Jules. Revenons-y lecteurs, c'est bien le moins que nous lui devions après une absence de vingt ans. Or donc, nous allons, en un trait de plume, le faire embarquer à Calcutta, traverser deux océans, débarquer sans encombre à Marseilles, y prendre le convoi du soir, et descendre le lendemain à Paris, sain et sauf, sur les dix heures du matin, à l'Hôtel de son frère Alfred, où depuis tantôt deux mois Madame se livrait à une foule de conjectures sur son compte : est-il riche ?... est-il pauvre ?... va-t-il se loger ici ?... quelle mine a-t-il ?... etc., etc., et finalement ne se souciait guère de son arrivée.

***

Figurez-vous, lecteurs, un homme

à figure énergique, au teint basané, accusant quarante-cinq environ, une longue-vue sous le bras qui lui donne l'air d'un capitaine au long cours, costume créole, un foulard des Indes roulé autour des tempes, sous son chapeau à larges bords, un foulard au cou, un foulard à la main gauche où brille un diamant qui peut valoir trente sous ou une fortune ; joignez à cela un accent méridional très prononcé, mêlé d'espagnol, de portugais, d'allemand et d'anglais ; entourez-le maintenant d'une cage contenant un perroquet, d'une autre contenant un singe et de plusieurs boîtes de cigares de la Havane, enfin, supposez cet homme qui de prîme abord, vous semble très ordinaire et presque ridicule, aussi bien doué du côté du cœur que de l'esprit, et vous pourrez vous représenter parfaitement l'oncle Jules apparaissant pour la première fois dans le salon de sa fière et hautaine belle-sœur Madame Martin de la Martinière.

***

L'impression première que fit l'oncle Jules ne lui fut guère favorable. Son extérieur, à vrai dire, n'avait rien qui annonçât le luxe et le superflu, aussi sa belle-sœur se promit-elle d'avance, dès la première entrevue, que jamais, au grand jamais, ce beau frère tombé des Indes ne ferait l'ornement de son salon. Toutefois comme la parole a été donnée à l'homme, sans excepter la femme, pour déguiser sa pensée, la première journée fut consacrée presque tout entière au plaisir de se revoir et à cet échange de politesses banales auxquelles le savoir-vivre a bien plus de part que le cœur.

Le second jour, l'oncle Jules avait encore baissé d'un cran dans l'estime de sa belle-sœur. Cette fois l'on avait découvert que non seulement le cher parent était pauvre, mais qu'il joignait à ce crime beaucoup de bon sens et trop de franchise. Aussi le troisième jour le prit-on sur un ton

cérémonieux, et le quatrième sur un ton encore plus cérémonieux. Le jour suivant, les enfants lui tournaient les talons et Madame envoyait à tout hasard, en guise d'essai, à l'adresse de son beau-frère, des épigrammes plus ou moins réussies sur les inconvénients de la pauvreté, qu'il ne daigna pas même relever.

Le sixième jour, guerre ouverte. Bref, au bout de la semaine, Mr Martin de la Martinière déclarait à son frère qu'il devait au repos de la maison et à l'affection de sa femme, de le prier d'aller ailleurs.

« — C'est-à-dire qu'on me chasse. Fort bien, Monsieur mon frère, fit l'oncle Jules, vous présenterez mes saluts à Madame, et vous pouvez l'assurer qu'à l'avenir je me dispenserai de la revoir ».

***

Une heure après, l'oncle Jules était rendu chez le frère Théodore, avec armes et bagages.

Vous le connaissez déjà, chers lec-

teurs, ce bon, cet excellent frère Théodore, vous connaissez aussi sa digne compagne et leur chère et excellente petite famille, aussi n'ai-je pas besoin de vous dire si l'oncle Jules fut reçu à bras ouverts et avec une effusion toute fraternelle, sous leur modeste toit. Habituée d'ailleurs à un travail régulier et au strict accomplissement de tous ses devoirs, la présence d'un bon frère ne pouvait que réjouir et consoler cette bonne famille d'honnêtes gens, et aucun d'eux ne se fut avisé de lui demander s'il avait des rentes ou des châteaux en Amérique.

***

Il y avait un mois environ que l'oncle Jules avait quitté l'hôtel de la Martinière de la manière que vous savez, lorsqu'un matin le frère Alfred parcourant ses journaux fût étonné, presque foudroyé d'y rencontrer le fait divers qui suit :

« Nous apprenons qu'un riche créole a quitté les Indes pour se rendre

à son pays natal en France, à Paris. En vingt années de travail, il a acquis un million de piastres qu'il se propose de partager avec sa famille. Rien n'égale son entente des affaires, ses riches qualités et la générosité de son cœur. Les plus pauvres, à Calcutta, regrettent le départ de leur bienfaiteur qui n'a pas voulu partir sans leur laisser des souvenirs de son affection et de son intérêt. Il se nomme Jules Martin, et doit, suivant toute probabilité, être déjà arrivé à Marseilles ou au Hâvre ».

Mr de la Martinière eut besoin de relire trois fois l'article en question pour en croire ses yeux. Jules Martin !... Jules Martin !... répétait-il, Jules Martin cinq fois millionnaire... se proposant de partager ses millions avec sa famille... C'était bien l'oncle Jules, — son frère à lui, — qu'il avait sottement éconduit, pour condescendre au caprice de sa femme. Que faire ?... Comment réparer une bourde aussi énorme ?...

***

Sous le coup de cette stupéfiante information, Mr de la Martinière alla trouver Madame de la Martinière. Chose étonnante, Madame se trouvait au logis.

Elle n'était ni chez la marchande de modes,

Ni chez lemarchanddenouveautés,

Ni chez le bijoutier,

Ni chez le joaillier,

Ni chez le coiffeur de Madame, entrepreneur de chignons cosmopolites et fabricant de teints frais au blanc de céruse, première qualité,

Ni à la promenade,

Ni chez le pâtissier à la mode,

Ni chez Madame la comtesse de Carabas,

Ni chez la marquise de Pimbêche,

Ni chez la duchesse de Prétintaille,

Par un hasard tout-à-fait merveilleux, Madame comme nous venons de le dire, se trouvait chez elle.

On lui montre le journal. — On tient consultation, et il en résulte

que Monsieur de la Martinière ira, sur le champ, chez le frère Théodore pour épuiser tous les moyens possibles d'un raccommodement.



Mr de la Martinière alla donc tout droit chez Théodore, où il n'avait pas mis les pieds depuis dix ans.

Mais si sa venue causa de l'étonnement, la scène qui suivit en causa bien davantage.

« — Comment, fit Alfred en s'adressant à l'oncle Jules, comment, tu reviens des Indes, riche à millions et tu te présentes à Paris déguisé en marchand de bric à brac ?...

— Eh qu'importe, repartit l'oncle Jules, crois-tu que l'habit fait le moine, et mon costume me donne-t-il une piastre de plus ou de moins ? Va, je remercie le Ciel de n'en avoir jamais porté d'autre, car il m'a permis d'apprécier, à leur juste valeur, les sentiments qu'on nourrissait à

mon égard. Monsieur de la Martinière, dès aujourd'hui, je vous prie de ne plus me considérer comme votre frère, car moi je m'appelle Martin tout court, je ne rougis pas du nom de mon père, et je saurai toujours le porter honorablement et le faire respecter. Dès demain, je m'associe Théodore, et si comme on le dit, j'ai des millions à partager, le partage sera vite fait, car ils ne sortiront point de cette famille modèle où j'ai rencontré, dans une noble et sainte effusion, les qualités qui honorent le plus : l'amour filial et fraternel et un dévoûment désintéressé et à toute épreuve. Je n'en dirai pas autant de chez vous, Monsieur mon frère et pour cause, quoique vous ayez jugé à propos de vous anoblir, pour plaire sans doute à la sotte vanité de Madame. Mais vous saurez que la noblesse aujourd'hui ne consiste plus dans de vains titres achetés d'ordinaire par l'intrigue ou à poids d'argent, quelquefois même aux dé-

pens de l'honneur ; non, Monsieur de la Martinière, mille fois non, la vraie noblesse, — la seule possible aujourd'hui — est la noblesse du cœur et du talent..............................

....

***

Je me vois bien à regret, chers lecteurs obligé d'interrompre ici cette très véridique narration, parce que mes acteurs vivent encore, qu'ils n'ont probablement pas envie de mourir, et que je n'éprouve nullement la tentation de les faire périr violemment. Nous reprendrons donc cette histoire plus tard, si le bon Dieu nous prête vie, bien entendu. Mais en attendant, ne pourrions-nous pas toujours déduire de ce récit les deux axiomes qui suivent, et en faire notre profit :

Il ne faut pas juger sur l'apparence, et cet autre :

La vertu est récompensée tôt ou tard.

FIN.

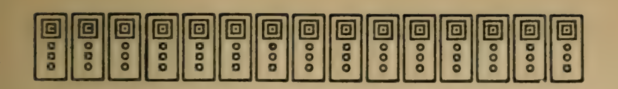


TABLE DES MATIÈRES.